

LES FILLES DE JÉSUS EN AMÉRIQUE

Chapitre 5 : Au pays des aboiteaux



A. Trottier, J. Fournier

**LES
FILLES DE JÉSUS
EN
AMÉRIQUE**

par
Alice TROTTIER, f.j.
et
Juliette FOURNIER, f.j.

Conception et réalisation
de la couverture:

Rachel Trépanier, f.j.

Impression:

Imprimerie Le Renouveau Inc.
880, carré de Tracy est,
C.P. 7127, Charlesbourg, (Québec)
G1G 5E1

Dépôt légal:

1er trimestre 1986
Bibliothèque Nationale du Québec
ISBN 2-9800418-0-7

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS.....	7
TABLEAU DES SIGLES	11

PREMIÈRE PARTIE: LES FONDATEURS ET LES FONDATRICES

CHAPITRE I -- AU PAYS D'ARMORIQUE	15
CHAPITRE II -- SUR LE SOL D'AMÉRIQUE.....	29

DEUXIÈME PARTIE: LES FONDATIONS

CHAPITRE III -- AU PAYS MAURICIEN	
Dans la ville épiscopale.....	56
Dans la cité mariale	111
Dans la région des Chutes et la ville du Rocher	135
Dans les paroisses rurales	150
CHAPITRE IV -- AU PAYS DES BLÉS D'OR	
Les grains germent et fructifient	192
Les épis surgissent	228
La moisson blanchit.....	239
CHAPITRE V -- AU PAYS DES ABOITEAUX	
La digue est ouverte	255
Les amarres sont larguées.....	287
Le navire tient la mer	308
CHAPITRE VI -- AU PAYS DES MONTAGNES ET DE LA MER	
Comme une fontaine jaillissante	323
Comme un arbre planté au bord des eaux vives	348
Comme une source aux joyeux élans	371
CHAPITRE VII -- NOUVEAUX DÉPARTS	
Sur le sol hondurien	414
Dans la république du Chili.....	423
Aux Petites Antilles.....	427
En Haïti, la perle des Antilles	433
À propos de la Province Amérique latine-Antilles	437
Vers la Colombie	439

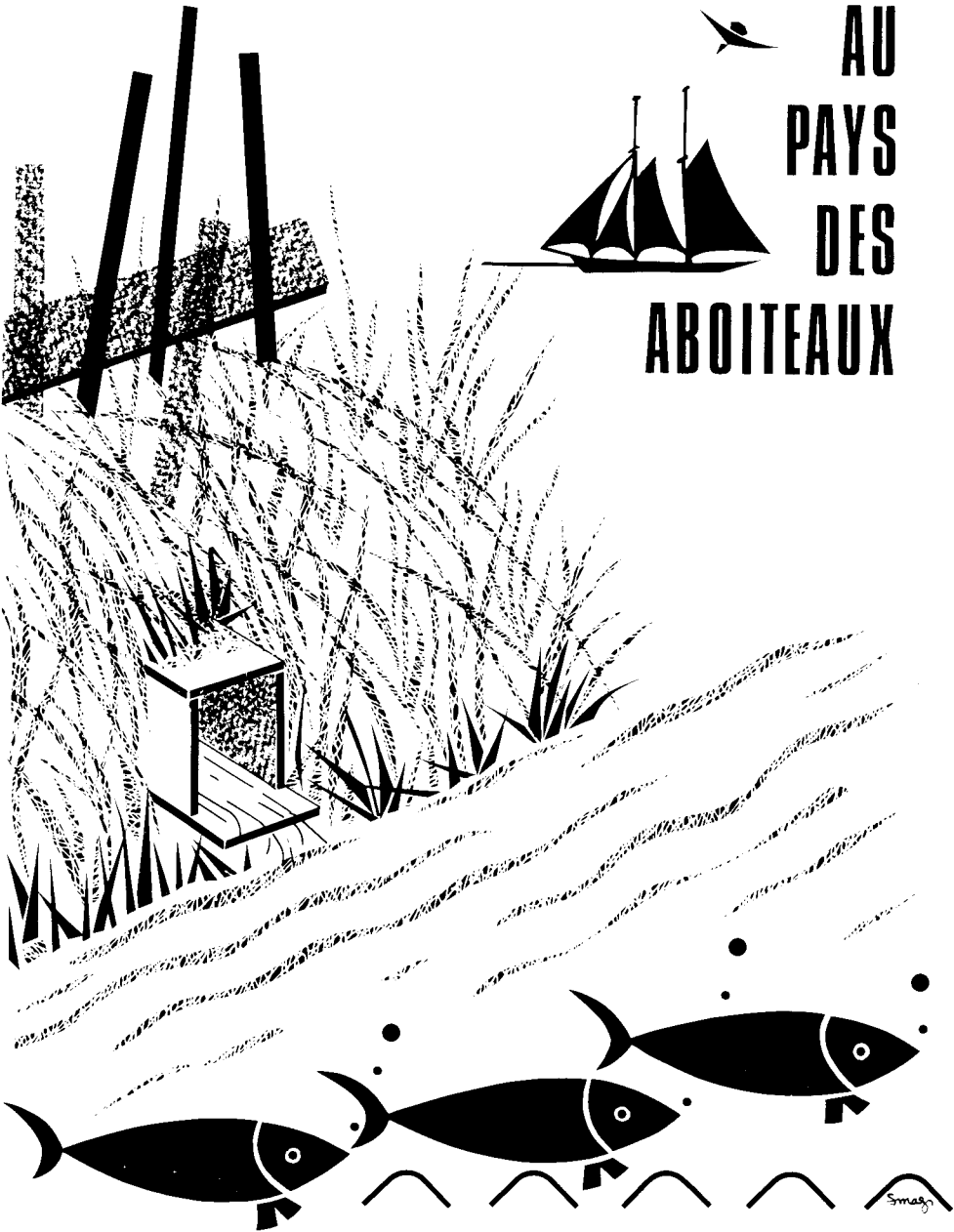
TROISIÈME PARTIE: EN RELISANT L'HISTOIRE

CHAPITRE VIII -- ACCULTURATION DES SOEURS FRANÇAISES	448
CHAPITRE IX -- VIE DES SOEURS D'HIER À AUJOURD'HUI	458
CHAPITRE X -- LIEN AVEC LE CORPS-CONGRÉGATION ..	474
ÉPILOGUE	482
LEXIQUE..... (des mots marqués d'un astérisque).....	483

ANNEXES

I Lettre adressée par Mère Marie de Sainte-Blandine aux évêques du Canada et des États-Unis.....	486
II Circulaire de Mgr F.-X. Cloutier au clergé de son diocèse. Admission des "Filles de Jésus" dans le diocèse	489
III Lettre pastorale de Mgr F.-X. Cloutier, faisant connaître l'admission dans le diocèse de religieuses françaises connues sous le nom de "FILLES DE JÉSUS"	494
IV Nécrologie de S. Marie Sainte-Florine, décédée à St-Albert	496
V Un voyage mouvementé.....	498
VI Noms des Supérieures majeures de l'Institut.....	501
VII Noms civils et religieux des soeurs citées.....	504

AU
PAYS
DES
ABOITEAUX



Smagn

CHAPITRE V

AU PAYS DES ABOITEAUX

**La digue est ouverte...
Les amarres sont larguées...
Le navire tient la mer...**

“Viens voir l’Acadie
“Viens voir le pays
“Le pays qui m’enchante...”

Introduction

Pendant un siècle à partir de 1604, il y eut, en Amérique du Nord, une colonie française distincte du Canada, appelée Acadie, dont le siège administratif fut Port-Royal. Après la chute de Port-Royal en 1710, de nombreux Acadiens se réfugièrent dans l’isthme de Chignectou qui unit la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick; d’autres élirent domicile à l’Île Saint-Jean et un petit nombre à l’Île Royale.¹ Sous l’allégeance anglaise, ils connurent d’abord une paix

1 L’Île Saint-Jean devint l’Île-du-Prince-Édouard et l’Île Royale, le Cap-Breton.

relative tout en restant attachés à la France dont ils conservèrent la langue et la religion. Puis survint la tragique dispersion de 1755 où ce petit peuple français fut morcelé, déraciné, expulsé du pays qu'il avait fécondé de ses sueurs. Environ 15 000 Acadiens furent disséminés contre leur gré le long du littoral nord-américain, depuis Boston jusqu'à la Georgie, et même en Angleterre. À la conclusion du Traité de Paris de 1763, quelque 3 000 rescapés, dispersés par petits groupes, erraient dans les forêts acadiennes depuis Port-Royal jusqu'à la Baie des Chaleurs. Tout leur manquait, sauf la foi en Dieu et la confiance en Marie, "Étoile de la mer".

Dix ans après le grand Dérangement, il y eut, à partir de la Nouvelle-Angleterre, un mouvement de rapatriement. C'est alors que le plus grand nombre remontèrent vers la région de Memramcook (Nouveau-Brunswick), qui devint le foyer de l'Acadie renaissante. Les Acadiens étaient déterminés à ne pas mourir...

Pour comprendre l'âme acadienne, il faut connaître sa volonté irréductible de lutter de toutes ses forces pour conserver son identité propre. Combat long et opiniâtre mais légitime, basé sur les droits incontestables qui appartiennent aux fondateurs du pays.

Depuis leur retour de l'exil jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, les Acadiens ne jouiront d'aucun moyen d'instruction. Leur plus grand malheur n'a peut-être pas été leur dispersion, mais l'abandon presque complet dans lequel ils ont été laissés tout au long de cette douloureuse période. Mais l'Acadie réclamera toujours le droit de prendre en main sa propre destinée. C'est à cette oeuvre que se dévouera le clergé. En 1864, il fonde le collège classique de Memramcook pour assurer à l'Acadie de l'avenir une élite française. Le peuple acadien fonde écoles et collèges qui contribueront grandement à son relèvement. Avec le temps, il organise également congrès sur congrès afin de susciter une vie nationale forte.

Malgré tout, cette survivance est encore menacée à la "petite école". L'article 93 de la constitution de 1867 réservait aux provinces la législation en matière scolaire. Fort de ce privilège, le Premier Ministre du Nouveau-Brunswick, George King, fait voter par sa majorité, le 17 mai 1871, un projet de loi dit: "Actes des Écoles de paroisses", facsimilé de la loi Tupper votée à Halifax en 1864, et qui créait l'école unique et neutre pour tous les citoyens. Seule, à l'avenir, l'école publique non-confessionnelle devait recevoir des subsides des gouvernements de Frédéricion et de Halifax. Pénible alternative ! S'ils veulent continuer à faire instruire leurs enfants catholiques en français, les Acadiens, pauvres et chargés de familles nombreuses, doivent accepter de payer un double impôt. Ils se voient confrontés à un presque statut de hors-

la-loi qui leur rappelle trop bien les vicissitudes d'un passé qu'ils croyaient à jamais éteint.

Lorsqu'en 1902 les Filles de Jésus arrivent au pays des aboiteaux*, c'est à cette oeuvre de relèvement qu'elles se consacrent généreusement, contribuant ainsi au rayonnement de la culture française.

18 octobre 1902... Soeur Marie de Sainte-Elisabeth et Soeur Marie Sainte-Zénaïde sont accueillies, à New York, par les Petites Soeurs de l'Assomption chez qui elles se reposent pendant deux jours des fatigues et des angoisses de la traversée, tout en implorant les lumières de l'Esprit-Saint pour savoir dans quelle direction orienter leurs pas.

"Mon anxiété est poignante, écrit Mère Marie de Sainte-Élisabeth. De quel côté nous diriger ? Est-ce vers la Louisiane (...) ? Est-ce vers le Canada ?"² Les voyageuses font part de leur dilemme au Révérend Père Thomas, supérieur des Augustins de l'Assomption. Celui-ci les détourne carrément du projet "Louisiane". Sans le savoir, il secondait en cela les desseins de la Providence qui avait choisi le Canada comme premier "champ de manoeuvre" des Filles de Jésus au Nouveau Monde.

Le 21 octobre, les deux pèlerines prennent congé de leurs aimables "Petites Soeurs" et font pour la première fois l'expérience des trains américains, en route vers Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, puis vers Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, où elles arrivent le 23 octobre. Elles y rencontrent Mgr Barry, évêque de Chatham (N.-B.), qui désire des religieuses pour le service de son évêché. "C'est la première lueur de fondation qui se montre à nous, et nous en rendons grâce au Ciel," écrit Mère Marie de Sainte-Elisabeth dans son journal de voyage.³ La Maison-Mère accueillera favorablement le projet de fondation à condition qu'on puisse compter sur quelques postes d'enseignement dans le diocèse. Une autre rencontre de Mgr Barry et de S. Marie de Sainte-Elisabeth fixe les conditions de la modeste fondation de Chatham. C'est donc l'Acadie, après le Nord-Ouest canadien, qui ouvrira ses portes aux exilées de France.

*
* *
*

² *Nos premiers pas au Canada*, 1944, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 24.

LA DIGUE EST OUVERTE...

(1902-1938)	Chatham
(1902-19..)	Arichat (Couvent)
(1957-1962)	Arichat (Hôpital)
(1903-19..)	Sydney
(1903-1981)	Dalhousie (Couvent)
(1948-19..)	Dalhousie (Hôpital)
(1950-1966)	Dalhousie (École St-Jean Bosco)
(1903-1912)	Charlottetown
(1903-19..)	Chéticamp (Couvent)
(1971-19..)	Chéticamp (Hôpital)
(1971-1977)	Chéticamp (Foyer Père Fiset)
(1904-1906)	
et	D'Escousse
(1953-1968)	
(1904-19..)	Rogersville

Chatham

Chatham, jolie petite ville située au fond de la baie de Miramichi, peut être considérée comme le berceau des Filles de Jésus en terre acadienne. En effet, c'est le 15 décembre 1902 que les trois fondatrices y arrivent. Aux Soeurs Marie Saint-Bertin, Marie Saint-Sylvain et Marie Sainte-Bérénice désignées pour l'évêché, s'en ajoutent quatre autres qui viennent se perfectionner dans la langue anglaise et s'initier aux méthodes d'enseignement usitées au Nouveau-Brunswick. Ce sont les Soeurs Saint-Patern Marie, Marie Euthalie du S.-C., Marie Alfred du S.-C. et Marie Thérèse de Jésus, novice. Elles ont pour guide S. Marie Sainte-Zénaïde. Les sept arrivantes sont hébergées d'abord à l'Hôtel-Dieu confié aux Soeurs Hospitalières de Saint-Joseph. "Pendant plusieurs mois, abritées derrière les grilles du monastère (...) elles se voient l'objet des attentions les plus délicates, des soins les plus assidus."⁴

La charité des Hospitalières ne s'est jamais démentie à l'égard des soeurs de Chatham, les comblant d'attentions et de prévenances de toutes sortes: "Les fêtes de l'Hôtel-Dieu (...) sont également des fêtes pour les Filles de Jésus. Chaque jour, ce sont des relations faites d'intimité et d'union fraternelle..."⁵ Les filles de Mère Sainte-Angèle conservent encore aujourd'hui un souvenir ému de l'accueil fait aux exilées de 1902 et clament ici leur gratitude aux filles de Mère Marie de la Ferre.

Au mois d'avril, les soeurs désignées pour le service de l'évêché auxquelles s'est adjointe Soeur Marie Saint-Narcisse, quittent l'Hôtel-Dieu. Elles prennent possession de leur résidence, attenante à l'évêché et préalablement remise en état, grâce à la bienveillance de Monseigneur qui écrit à Mère Marie de Sainte-Blandine le 14 janvier 1903: "Quand Mère Elisabeth viendra à Chatham (...) elle nous dira les changements et réparations qu'il faut faire à la petite maison⁶ pour le confort des soeurs..."⁷

Parce que chargées d'occupations manuelles, les fondatrices se placent sous la protection de Notre-Dame du Travail. Pendant trente-six ans, les soeurs rempliront leur mission dans le labeur obscur d'une cuisine et d'une lingerie d'évêché. Parmi les témoignages de satisfaction exprimés à leur endroit, recueillons celui-ci tombé de la plume de Mgr Patrice-Alexandre Chiasson dans une lettre adressée à Mère Marie Sainte-Agathe le 20 août 1931:

⁴ *État actuel des maisons d'Amérique*, 1914, p. 210.

⁵ *Ibid.*, p. 211.

⁶ Cette "petite maison" fut le berceau de l'Hôtel-Dieu de Chatham.

⁷ S. Anne-Marie Volantin, f.j., *Quitte ton pays et... Va*, Tome I, p. 54, [s.d.].

Je profite de l'occasion pour vous remercier encore une fois des bons services que nous rendent vos religieuses de l'évêché. Elles font bien notre joie et notre contentement surtout, et nous ne pourrions jamais trop louer leur dévouement...

En 1938, le siège épiscopal est transféré à Bathurst. Les "Soeurs françaises" abandonnent alors leur poste à l'évêché de Chatham. Elles cèdent leur place aux Filles de Marie de l'Assomption, congrégation d'origine acadienne fondée en 1922 par Mgr Joseph-Arthur Melançon.

Arichat (Couvent)

Quittant le diocèse d'Halifax, Mère Marie de Sainte-Elisabeth et S. Marie Sainte-Zénaïde s'empressent d'aller présenter leurs hommages à Mgr Cameron, évêque du diocèse d'Antigonish. Le prélat les accueille chaleureusement et les met aussitôt en rapport avec M. l'abbé Lubin Gallant, curé d'Arichat, qui désire des soeurs pour son école.

Deux mois s'écoulaient avant que les transactions soient renouées avec le curé d'Arichat. Pendant ces semaines d'anxiété où elles sont privées de toutes nouvelles de France, les deux fondatrices se rendent à Montréal où elles reçoivent l'accueil le plus fraternel chez les Religieuses du Bon-Pasteur. Laisant sa compagne dans ce cher asile, Mère Marie de Sainte-Élisabeth reprend seule la route de New York. De là elle lance un câblogramme à Kermaria qui répond immédiatement lui annonçant, pour le 6 décembre, l'arrivée de onze soeurs destinées aux missions de Calgary et de Chatham.

À l'arrivée de ses soeurs, la joie de Mère Marie de Sainte-Elisabeth est sans doute aussi profonde que douloureuse fut sa peine. Perdue dans nos contrées immenses, elle se sent revivre à la vue de celles qui lui rappellent Kermaria. Au couvent de l'Assomption, la joie et le désintéressement des Petites Soeurs n'en sont pas moins sincères. Elles font honneur aux "persécutées" qui viennent leur demander l'hospitalité et célèbrent avec elles dans la plus parfaite fraternité la fête de l'Immaculée. Mais bientôt les obédiences acheminent les missionnaires vers leur destination respective.

Accompagnées du Révérend Père LeBlanc, leur dévoué cicéron, Mère Marie de Sainte-Élisabeth et Soeur Saint-Patern Marie, l'une des arrivantes, quittent Montréal le 22 décembre et atteignent Mulgrave dans la soirée du 23. Le lendemain, après une traversée de cinq heures, le bateau les dépose au port d'Arichat où les attend la voiture du presbytère. Avec quel bonheur pour son coeur de

prêtre le bon curé Gallant reçoit les fondatrices en cette veille de Noël ! Les paroissiens, eux, accueillent les “religieuses françaises” comme des étrennes de l’Enfant-Jésus. Quelques jours plus tard, Soeur Marie Alfred du S.-C., étudiante à Chatham, est appelée à la nouvelle fondation pour y prêter main-forte.

Tout près de la côte, sur un point élevé qui semble défier les tempêtes, s’élève un vaste couvent entièrement vide et en mauvais état, inhabité depuis un an... Les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal viennent de le quitter. Le bâtiment est spacieux et répond au but qu’on veut lui assigner, c’est-à-dire l’hospitalisation des dames âgées et infirmes. Toutefois, cette oeuvre ne devait être que temporaire pour les Filles de Jésus: elle cède bientôt la place à un pensionnat dont l’influence devait s’étendre à toute la région.

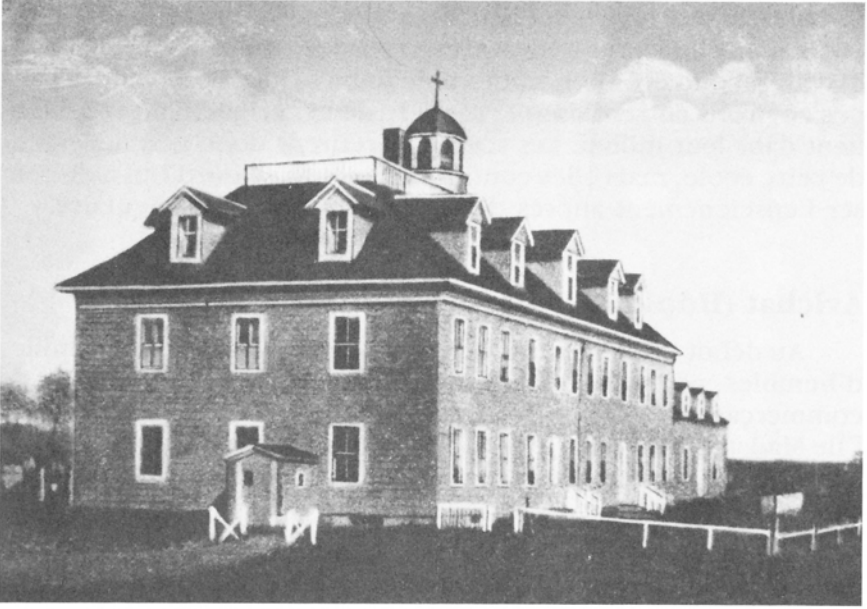
Le 7 janvier 1903, les Filles de Jésus inaugurent leur mission d’éducatrices en terre acadienne. Avec l’aide efficace d’un professeur laïc au cours secondaire, la nouvelle directrice, S. Marie Sainte-Firmine, se livre à un travail ardu en vue d’obtenir les “licences”^{*} nécessaires à qui veut enseigner. Dans un désintéressement total, le professeur Campbell cède sa place à la directrice, dès l’obtention du diplôme exigé par le Ministère de l’Éducation.

Les pionnières et les soeurs qui se sont jointes à elles par la suite ont beaucoup parlé, et avec combien de reconnaissance, de la bonté et de la générosité des gens à leur égard. Au Canada de 1900, comme l’écrivait Mgr Albert Tessier, “un fort esprit de solidarité lie les familles”.⁸ Cet “esprit de solidarité” fait mettre sur pied un “service social” gratuit afin de pourvoir aux besoins des soeurs. Cette large sympathie manifestée à Arichat, comme dans les autres postes, a été source d’encouragement pour les Filles de Jésus et leur a fait surmonter pauvreté, isolement, déboires, âpreté de l’adaptation. Elle fut un facteur déterminant dans la survie et l’enracinement de l’Institut au Canada.

Au pensionnat d’Arichat s’ajoute plus tard une Académie* où les soeurs inculquent à leurs élèves une culture aussi solide que variée, en tout état de cause, remarquable pour l’époque. L’école s’acquiert une renommée telle que les élèves des paroisses avoisinantes y affluent. L’influence bénéfique des soeurs suscite de nombreuses entrées dans la Congrégation.

C’est ce même couvent qu’habitent les soeurs en 1963 lorsqu’il est la proie des flammes. Cette année là, la Province fait construire pour les soeurs la résidence qu’elles habitent encore aujourd’hui. À cette époque, l’idée de la centralisation des écoles fait son chemin.

8 Cité dans *Les Filles de Jésus au Canada: Essais d’apostolat* par Alberte Julien, f.j., 1961, p. 61.



Couvent d'Arichat (1902)



*Mère Marie de Sainte-Élisabeth
Soeur Saint-Patern Marie*

La Municipalité juge que l'heure est venue de construire une vaste école consolidée qui regrouperait tous les jeunes de la région au niveau secondaire. Bon nombre de jeunes filles et de jeunes gens des environs entrent dans la carrière de l'enseignement et reviennent dans leur milieu. Les soeurs se retirent donc graduellement de cette école, mais elles continuent encore aujourd'hui à dispenser l'enseignement auprès des jeunes du niveau élémentaire.

Arichat (Hôpital)

Au début du siècle, la paroisse d'Arichat avec ses 225 familles d'humbles pêcheurs, de petits cultivateurs, d'ouvriers et de commerçants, était la plus importante de toutes les paroisses de l'Île Madame. En 1844, le diocèse d'Arichat est fondé pour regrouper toute l'Île du Cap-Breton. Mgr Cameron transfère le siège d'Arichat à Antigonish en 1880.

Après avoir connu diverses mutations, l'évêché est transformé en hôpital qui desservira l'Île Madame et les environs. Il est confié à la Croix-Rouge en 1945. Les principaux promoteurs de l'oeuvre étaient sans contredit MM. les curés de l'Île Madame: Alfred Boudreau, D'Escousse; Charles Forest, Petit-de-Grat; Alexandre Poirier, Arichat; Albert Doucet, Arichat-Ouest et Conrad Girroir, Louisdale. La Supérieure provinciale des Filles de Jésus, Mère Marie Sainte-Afra, souscrit à leur vif désir d'avoir des soeurs à l'hôpital dans l'espoir qu'elles parviennent à résoudre les multiples problèmes qu'il pose.

Le 30 novembre 1957, les Filles de Jésus assument la direction du petit établissement qu'on nomme Hôpital Sainte-Anne. Mais elles n'y font pas long feu, vu les difficultés insurmontables venant de la Corporation. En 1962, les autorités jugent à propos de rappeler les soeurs. Elles avaient mis tout leur coeur à servir leurs frères souffrants en dépit des tractations aussi nombreuses que délicates auxquelles elles ont été acculées.

Sydney

"...le point du Canada continental le plus rapproché de la France"

Le 6 septembre 1902, le R.P. Morin, eudiste, écrivait à la Révérende Mère générale: "Si vous voulez accepter la fondation d'un orphelinat à Sydney, le curé de cette paroisse vous accueillerait volontiers."⁹ Le bon Père MacAdam, dans une lettre datée de

9 *État actuel des maisons d'Amérique*, p. 193.



St. Anthony's Home, Sydney (1903)

décembre, confirme les dires du Père Morin: "Le jour où nous arriveront les Filles de Jésus sera un beau jour pour Sydney."¹⁰

Les pourparlers d'usage sont entamés auprès de Mgr Cameron qui encourage Mère Marie de Sainte-Élisabeth à se rendre auprès du curé de Sydney. L'entrevue s'avère heureuse: les conditions étant jugées favorables, la fondation d'un foyer-orphelinat est décidée. Le soir du 4 avril 1903, Soeurs Marie Eudoxie de Saint-Joseph, Marie Anice de Saint-Charles, Marie Saint-Alvère et Marie Saint-Jean Népomucène arrivent à Sydney après une traversée de quinze jours. Ce soir-là, l'Institut des Filles de Jésus compte une maison de plus en Acadie. Dès son arrivée, la petite colonie se met au travail afin de compléter l'installation du modeste hospice offert à la faiblesse de l'enfance et à la débilité de la vieillesse. La maison destinée à abriter les arrivantes n'étant pas entièrement réparée, elles reçoivent le plus cordial accueil chez les religieuses de la Congrégation Notre-Dame.

Le Foyer Saint-Antoine ouvre ses portes un mois après l'arrivée des soeurs. L'orphelinat fonctionne jusqu'en 1917; il est alors confié à une communauté de religieuses anglophones, les Soeurs de Sainte-Marthe, qui dirigent une "crèche"* à Petit Bras d'Or.

L'oeuvre du foyer-orphelinat se développe peu à peu grâce à la protection du Père MacAdam et à l'inépuisable charité de la population tout entière, quelle que soit son allégeance religieuse. Un premier agrandissement s'impose en 1914, mais ce bâtiment devient bientôt trop exigü. Où prendre les fonds nécessaires pour agrandir? En juin 1930, un incendie se déclare, rendant le Foyer inhabitable.

À l'occasion de l'incendie, quand il fallut étaler devant la population de Sydney toutes les loques humaines que renfermait le "Home", les gens se rendirent compte du grand bienfait de cette institution, de l'admirable dévouement et charité des Soeurs, dont l'une d'elles, la bonne Supérieure, Soeur M. Antonine, payait de sa vie son dévouement à l'oeuvre. En effet, une quinzaine de jours après le feu, atteinte de pneumonie, elle succombait inopinément, promettant de s'intéresser à l'oeuvre du haut du ciel.¹¹

Un an plus tard, une construction plus vaste, mieux équipée, faisait oublier le fâcheux événement.

Les années passent... En 1964, un nouvel édifice à l'épreuve du feu accueille les vieillards: c'est le "MacGillivray Guest Home". Les soeurs vont habiter ce nouveau Foyer en 1967 et y travaillent

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Écho de Chez-Nous*, juin 1931, p. 733.

depuis. Un document daté du 16 juin 1970 mentionne que “pour leur première année de service (en 1903) les soeurs ne furent pas rémunérées”.¹² Jusqu’en 1912, rien de précis à ce sujet. De 1912 à 1970, pas de salaires proprement dits. Les émoluments annuels vont de 860\$ à 6 000\$ pour l’ensemble des soeurs. Et le même rapport ajoute:

Depuis les origines de l’oeuvre jusqu’en 1970, la Congrégation, en plus des Soeurs pour prendre soin des vieillards, a donné des Soeurs pour les services de la cuisine, de la buanderie, de la comptabilité. Ceci constituait un grand avantage pour le “Home”, car, si des laïcs avaient assumé ces responsabilités, ils auraient exigé des salaires officiels. La Congrégation a voulu faire cette charité comme étant un service d’Église, puisque le Foyer était alors une institution diocésaine.¹³

Mais la rétribution la plus gratifiante pour les soeurs du “Home” depuis quatre-vingts ans, c’est la joie d’avoir pu prodiguer leurs soins charitables aux petits, aux vieillards, aux laissés pour compte. Nombreux sont ceux qu’elles ont préparés au grand voyage de l’éternité. Honneur à toutes ces braves ouvrières et à celles qui, aujourd’hui encore, marchent vaillamment dans le sillage de leurs devancières !

Il est intéressant de noter que des soeurs françaises, ne sachant pas un mot d’anglais, se soient si bien adaptées dans cette ville totalement anglophone. Elles se sont vraiment “enracinées” dans le peuple qui a su le reconnaître et ne tarissait pas d’éloges pour un engagement aussi radical.

Dalhousie (Couvent)

Dalhousie, petite ville du Nouveau-Brunswick, est sise à l’embouchure de la rivière Restigouche dominant la Baie des Chaleurs. Au début du siècle, plus de la moitié de la population est catholique et française mais les jeunes francophones coudoient constamment des compagnons anglais et protestants à l’école publique. L’établissement d’une école catholique et française est ardemment désirée, mais à qui faut-il s’adresser ?

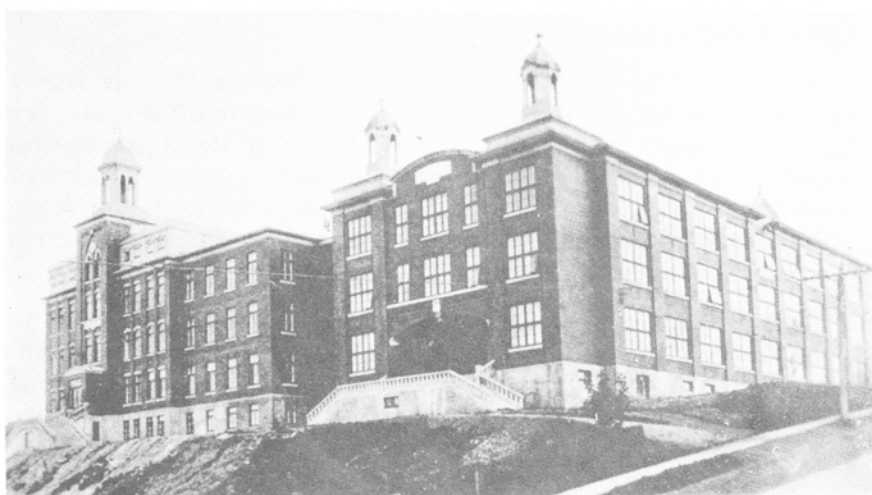
Le 5 novembre 1902, Mgr Barry, évêque de Chatham, écrit au curé Amédée Boucher: “Si vous voulez des religieuses enseignantes pour votre école, répondez par télégramme, afin que je retienne deux Soeurs françaises exilées qui se trouvent ici en quête de refuge

¹² AM. Lettre de S. Eugénie Doucet, Supérieure provinciale, au Conseil d’administration, le 16 juin 1970.

¹³ *Ibid.*



Premier couvent de Dalhousie (1903)



Couvent N.-D. du Sacré-Coeur, Dalhousie (1938)

pour les membres de leurs communautés”.¹⁴ Le lendemain, le pasteur rencontre son évêque et Mère Marie de Sainte-Élisabeth dans le petit parloir des Soeurs de la Charité à Bathurst. La décision est prise le jour même de venir à Dalhousie. Il n’y a pas de maison pour les soeurs. En attendant une nouvelle construction, seule l’ancienne église leur est offerte. Visitée lanterne à la main, elle se révèle en très mauvais état: murs lézardés, plancher éventré, toit qui prend eau. Malgré tout, qu’à cela ne tienne, les détails de la fondation sont réglés avant la nuit.

Au printemps suivant, le 29 avril 1903, à six heures du matin, les trois enseignantes, Soeurs Marie Arthur de Jésus, Marie Théotime et Marie Théodore arrivent, guidées par Mère Marie de Sainte-Élisabeth. Dans une relation intéressante, l’abbé Boucher raconte:

J’allais oublier de mentionner l’arrivée de S. Berthilde, converse cuisinière, qui compte comme une des plus importantes dans la communauté. Elle nous est arrivée par une froide rafale de vent d’ouest, un matin de mai.¹⁵

Soeur Saint-Étienne, étudiante à Chatham, se joint à la communauté pour enseigner l’anglais à l’école.

Dès les premiers jours, les soeurs se mettent au service de la paroisse: catéchisme aux enfants, leçons privées, soin de la sacristie. Des enfants Micmacs d’une réserve amérindienne voisine se présentent également pour réclamer leur part d’instruction chrétienne.

Bientôt les murs du couvent s’élèvent, à la grande satisfaction de tous. Exilées en pays étranger, les soeurs auraient pu sentir rudement les effets de la pauvreté si la sollicitude du curé Boucher et la bonté de ses paroissiens n’étaient venues adoucir leurs privations. S. Marie Théodore écrit à Kermaria le 12 mai 1903:

Nous ne pouvions voir pourquoi tant de marques de sympathie et de désintéressement à notre égard... Onze jours se sont écoulés pour nous sur la terre de Dalhousie, et pas un n’a vu son terme sans que nous n’ayons eu à rendre grâce à la bonne Providence de quelques bienfaits reçus.¹⁶

Aux heures où l’exil pèse davantage, ces humbles ouvrières ne peuvent entrevoir le bel arbre qui devait sortir du petit grain semé péniblement dans une terre en friche. Avec les années, l’oeuvre se développera et le nombre d’élèves augmentera.

14 Lettre adressée de Bathurst. Mgr Barry, tout en étant évêque de Chatham, demeurait pour un temps curé de Bathurst.

15 AM. «Fondation d’un couvent à Dalhousie pour l’éducation des deux sexes.»
[s.d.]

16 AM. Dossier «Correspondance avec la Maison-Mère».

Le 15 septembre 1903, elles prennent possession d'une belle maison entourée de grands sapins. Ce jour marquait aussi l'ouverture de l'école, cinquante externes et quinze pensionnaires, garçons et filles, constituant la gent écolière des débuts.

En 1925, il faut ajouter une aile au premier bâtiment. Jusqu'en 1933, le couvent-école conserve son indépendance. Le pensionnat devenu florissant procure des ressources suffisantes au bon fonctionnement de l'oeuvre. Mais à l'horizon pointe la dépression économique qui rend l'avenir inquiétant pour tout le pays. Les braves familles catholiques de Dalhousie se sentent incapables de continuer leur double contribution financière à la cause scolaire. Une seule solution s'impose. Afin de garder les élèves à l'école catholique, il ne reste qu'à les placer sous le contrôle du Département d'Éducation. Il faut, pour ce faire, obtenir, à force de démarches fastidieuses, la reconnaissance de l'école comme institution publique. Il y a aussi, pour les soeurs, la nécessité de rencontrer les exigences du Ministère de l'Éducation.

Pour être durable, toute oeuvre doit rencontrer la croix. D'où les tentatives de toutes sortes, malveillantes et hypocrites. Le problème est local: lutte pour la survivance de l'école française. Des années sombres de 1935 à 1938, on s'en souvient ! Peu d'écoles catholiques ont eu à soutenir une lutte aussi acharnée que celle dont fut l'objet l'institution de Dalhousie. En 1935, en effet, le couvent-école est condamné comme étant un "nid à feu". Prétexte sournois pour agrandir l'école publique afin d'y recevoir tous les élèves du couvent. Donc, plus de pensionnat ! Mais la Providence prend soin de ses humbles servantes. L'affaire, portée devant le tribunal, se dénoue à l'avantage des Filles de Jésus.

Après mûres délibérations, les autorités de la Congrégation se hâtent de construire à leurs frais une nouvelle école plus vaste et à l'épreuve du feu. Les contempteurs se trouvent donc pris à leur propre piège. L'école ouvre ses portes le 8 septembre 1937.

En 1938, à côté de l'école s'élève un majestueux couvent qui remplace celui que le curé Boucher avait fondé en 1903. La progression de cette oeuvre d'éducation s'avère exceptionnelle. À un programme académique consistant s'ajoutent des classes de piano et un cours commercial qui connaît, jusqu'en 1955, un renom extraordinaire sous la ferme direction de S. Marie Saint-Wilfrid. En 1953, lorsque cette Académie (Notre-Dame du Sacré-Coeur) atteint un effectif de mille élèves, on dirige les garçons vers l'Académie des Frères de l'Instruction Chrétienne: c'est alors la fermeture définitive du pensionnat des garçons. En 1956, c'est au tour du pensionnat des filles à fermer ses portes. En 1964, le cours supérieur des filles est transféré à l'école Notre-Dame tenue par

les Frères. Le personnel religieux se réduisant graduellement, la communauté forme deux groupes en 1970: quelques soeurs vont résider avec celles de l'hôpital, les autres forment une petite communauté à Charlo. Deux ans plus tard, les Filles de Jésus vendent l'Académie et le couvent au Ministère de l'Éducation. Ces bâtiments serviront d'école élémentaire à direction laïque. En 1981, les quelques soeurs qui enseignent encore à Dalhousie quittent définitivement une école qui n'est plus la leur... Jusqu'à ce jour, une seule Fille de Jésus demeure dans la paroisse pour assurer la coordination de la catéchèse.

Le Très-Haut s'est plu à bénir les labeurs de ses modestes ouvrières et à les secourir aux heures d'épreuve. Fidèles à l'esprit qui imprègne l'apostolat des Filles de Jésus, elles se sont efforcées de demeurer des éducatrices, des éveilleuses d'âmes, l'éducation n'étant pas seulement affaire d'enseignement mais d'exemple par sa propre vie. Aussi, de multiples vocations sacerdotales et religieuses ainsi que de nombreux laïcs chrétiens engagés sont sortis de cette institution qui, pendant quatre-vingts ans, a éclairé comme un phare lumineux ce coin pittoresque de l'Acadie.

Dalhousie (Hôpital)

En 1946, les Soeurs Hospitalières de Saint-Joseph acceptent d'ouvrir à Dalhousie un petit hôpital de vingt-cinq lits qu'elles dirigeront pendant deux ans seulement. On n'y admettait que des "patients" atteints de maladies mineures. Les cas sérieux étaient traités à Campbellton, dans un vaste centre hospitalier magnifiquement équipé et propriété de la même communauté. Ce rôle de "dépannage" joué par les Hospitalières était assurément louable, mais le Conseil d'administration de l'hôpital, autant que le pasteur et la population, souhaitaient ardemment garder leurs malades sur place. Quand les soeurs décident de se retirer, le curé Godbout s'émeut ainsi que ses paroissiens. En quelles mains l'oeuvre d'hospitalisation à Dalhousie tombera-t-elle, catholiques ou protestantes ? Est-elle en passe de périr ? Il reste une planche de salut: les Filles de Jésus qui, au chapitre du dévouement, ont déjà fait leurs preuves dans le milieu scolaire.

Pour qui a connu l'abbé Godbout, on sait qu'il n'était pas l'homme des tergiversations. Il veut des Filles de Jésus à tout prix, il en aura... Sa fougue l'incite à entreprendre le voyage à la Maison provinciale de Trois-Rivières. Sa démarche reste infructueuse. Qu'à cela ne tienne ! Il s'adressera à des instances supérieures pour avoir gain de cause. Il fait donc un assaut auprès du Conseil général de la Congrégation afin d'obtenir des soeurs. D'une rive à l'autre, suppliques et réponses se croisent presque sans arrêt. Après mûres

délibérations, la réponse tant attendue arrive enfin: la présence des Filles de Jésus est assurée.

La fondation de l'Hôpital Saint-Joseph coïncide avec l'érection de la Vice-province des Maritimes. Lorsque Mère Marie Sainte-Agathe quitte Trois-Rivières, le 11 octobre 1948, à titre de Vice-Provinciale de la nouvelle Région administrative, elle est accompagnée des fondatrices du futur hôpital de Dalhousie: S. Aurélie-Marie (à titre provisoire), S. Ste-Mechtilde Marie, S. Marie Émérence du S.-C., S. Eugène Maria et S. Marie Charles-Edouard. Quelques semaines plus tard, le groupe s'adjoint deux autres collaboratrices, Soeurs Sainte-Berthe Marie et Marie Michel des Anges. Le 27 décembre, S. Marie Cécile Thérèse arrive du lointain Montana (É.-U.) pour prendre la direction de l'hôpital. Le 3 février suivant, S. Aurélie Marie quitte définitivement Dalhousie où sa vaste expérience et ses talents d'organisatrice ont contribué à un heureux démarrage.

L'Hôtel-Dieu Saint-Joseph devient l'Hôpital Saint-Joseph tandis que la communauté est placée sous le patronage de Notre-Dame de la Confiance. Dès le lundi 25 octobre, on accueille en priorité les cas de maternité: cinq poupons naissent en l'espace de trois jours. Si l'établissement a le désavantage d'être trop exigü, il l'emporte sur les grands hôpitaux au point de vue atmosphère familiale, attention à la personne, assiduité des soins.

Les premiers médecins attachés à l'hôpital de Dalhousie sont les docteurs B.E. Pothier, J. Chiasson et W. Fleck. En octobre 1952, la direction se réjouit d'obtenir les services compétents du docteur C. Gaudreau et plus tard, ceux des docteurs E. Bujold, J. Potter, J.D. Vautour.

Le petit hôpital étant devenu incontestablement trop étroit, la population de Dalhousie nourrit l'espoir de le remplacer par un édifice plus spacieux. Mais, où prendre les fonds pour construire ? Les contribuables sont incapables d'assumer une surcharge financière. De nouveau, on fait pression auprès des autorités majeures de la Congrégation pour que celle-ci se charge de construire à ses frais. Ce n'est pas une mince affaire que de s'aventurer dans une si grande entreprise ! Les Filles de Jésus sont heureuses de se dévouer auprès des malades qui se présentent à elles, mais ne songent nullement à entreprendre la construction d'un plus vaste hôpital. Enfin, les suppliques pressantes — voire même pathétiques — ont une fois de plus raison de Kermaria. Le 20 avril 1951 parvient l'heureuse nouvelle de l'autorisation. Le nouvel hôpital sera construit sur une pointe de terre qui domine le bassin de Charlo et la Baie des Chaleurs. La Congrégation en assumera les frais au coût de 1 500 000\$.

Le 28 mai, au son de la fanfare de l'école des Frères, tous les écoliers de Dalhousie défilent à la suite des enfants de chœur et du clergé. Le curé Godbout tient à ce que la cérémonie soit solennelle: l'événement marque la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Devant une foule nombreuse qui forme une haie circulaire, le pasteur bénit l'emplacement avant que les autorités civiles ne procèdent à la levée des premières pelletées de terre. Les travaux de déblaiement se poursuivent et la construction est amorcée sous la direction de M. H. Laberge de Québec, architecte, et de M. Albert Giroux, entrepreneur.

Toutes les associations de la ville se font un devoir d'apporter leur contribution à cette opération d'envergure. Dans un geste philanthropique, l'Industrie Internationale du Papier fait un don de 50 000\$ aux Filles de Jésus.

Le 18 mai 1953, le nouvel immeuble ouvre ses portes. Le service des autres commencé dans l'humilité et la simplicité se continuera sur une plus grande échelle mais toujours en fidélité au charisme qui doit animer les membres de la Congrégation. Appelées à honorer l'Humanité Sainte du Fils de Dieu, "elles se revêtiront de la charité de Jésus-Christ même pour l'exercer envers tous les malheureux qui leur seront confiés, enfants, vieillards, malades ou infirmes"(Règle 1850, art.3, p. 105).

Dix ans après l'inauguration de l'immeuble, on doit procéder à des transformations en vue d'améliorer la qualité des services. Les travaux commencés en juillet 1963 sont terminés en janvier 1964. Quatre ans plus tard, on doit effectuer des travaux d'agrandissement: une aile de deux étages est annexée au bâtiment et comprend une nouvelle buanderie, des salles de couture et une cafétéria. L'ajout d'un étage servira pour le service d'urgence. Différents départements bénéficient également de transformations en vue d'une meilleure qualité de services aux bénéficiaires.

Pour qu'un hôpital fonctionne adéquatement, les améliorations matérielles ne suffisent pas. Il importe aussi qu'une force de cohésion unisse tous les services dans un but commun. L'esprit de collaboration qui a toujours présidé à la bonne marche de l'institution est tout à l'honneur de l'Hôpital Saint-Joseph de Dalhousie.

Six Filles de Jésus ont dirigé successivement l'institution et en ont assuré l'épanouissement depuis les modestes débuts de la rue Adélaïde jusqu'en 1970.

Devant la pénurie des vocations, le nouvel éventail d'activités apostoliques, la nécessité d'études à poursuivre, les complexités de la gestion, le contexte social, les Filles de Jésus constatent que le temps est venu de céder la direction de l'institution à un laïc compétent. M. Nelson Michaud l'assume en août 1970.

Le rôle de l'aumônier dans un milieu de médecins, d'infirmières, de techniciens et d'administrateurs, est d'une importance capitale. L'optique du soin total à donner aux malades, aussi bien spirituel que médical, a rarement été perdue de vue. Les Filles de Jésus doivent une dette de reconnaissance aux abbés Violette, Dionne, Doiron, Vital, Thys, V. Haché, C. Haché. Elles ne peuvent oublier non plus tous les vaillants médecins qui ont travaillé à l'avancement de l'oeuvre, mais plus spécialement les ouvriers de la première heure, notamment le docteur B. Pothier, médecin-fondateur, et ses dévoués collaborateurs.

L'acte hospitalier, comme l'acte médical, doit être plus qu'une gymnastique scientifique. Il doit être humanisé par les qualités individuelles de celui ou celle qui le pratique. On dit parfois qu'il n'y a plus de place pour l'amour du prochain dans notre monde d'aujourd'hui, que la charité est maintenant l'affaire des gouvernements et non des individus, que la sympathie et la compassion sont des signes de faiblesse dans un monde qui se veut puissant; et pourtant, si on enlève le caractère humain de l'acte médical, celui-ci devient une monstruosité.¹⁷

Ces paroles du docteur Pothier adressées à une assemblée de l'Association des Hôpitaux catholiques traduisent bien l'esprit qui a animé et qui anime encore le corps médical de l'Hôpital Saint-Joseph de Dalhousie. Grâce à cet esprit et à la compétence indéniable de son personnel, cette institution a joué un rôle important dans le domaine hospitalier de la province du Nouveau-Brunswick. Puisse-t-elle continuer dans cette voie !

L'automne 1975 marque une période de restriction économique pour cette province. Pour des raisons financières, le Bureau des Directeurs reçoit ordre de fermer le premier étage. Grand émoi dans tous les secteurs ! On fait appel au Ministère de la Santé afin qu'il rescinde sa décision. Celui-ci opère une réduction importante dans le budget de l'hôpital. En dernier ressort, on va se plaindre à deux politiciens, respectivement député et président du parti conservateur, qui savent à quelle porte frapper. Le gouvernement cède aux arguments. En échange, l'hôpital accepte de constituer en ses murs un centre communautaire, une clinique dentaire et une

17 Pour la dernière partie de l'historique de l'hôpital, nous avons largement puisé dans l'article "Hôpital St-Joseph, Dalhousie, N.-B.: Hier et aujourd'hui, 1948-1970". ATR.

unité de soins intensifs; il doit, de plus, s'affilier à une École de Médecine et enfin, acquitter sa dette. Dans une ferme détermination de ne pas capituler, l'institution s'empresse de remplir toutes les conditions imposées par le Ministère de la Santé: aucun employé n'est licencié. La clairvoyance et la compétence dont fit preuve dans cette affaire M. Eugène LeBlanc, l'administrateur actuel, méritent d'être soulignées.

«L'Hôpital Saint-Joseph entre ainsi de pied ferme dans une autre ère de développement». ¹⁸ Des transformations permettent d'ajouter des services d'otorhino-laryngologie, d'audiologie, d'inhalothérapie et de physiothérapie.

Le nombre de religieuses à Dalhousie a passablement diminué, tant à l'hôpital qu'au couvent, mais les Filles de Jésus n'ont pas abandonné Dalhousie pour autant. Elles continuent d'y demeurer, en nombre plus restreint, et à s'y dévouer avec autant de coeur au service des malades et des vieillards. Elles ont dû s'adapter à d'autres besoins et se rendre disponibles aux appels nouveaux de l'Église, notamment à la pastorale des malades.

Dalhousie (École Saint-Jean Bosco)

Le 4 octobre 1950, la ville de Dalhousie compte une troisième implantation de Filles de Jésus. Mère Pauline Marie avait accédé au désir du curé, l'abbé Michel Maillet, qui avait sollicité des soeurs pour la tenue de l'école primaire qu'il projetait de construire. Fort de l'encouragement de son évêque, le curé-fondateur se met à l'oeuvre et il se fait ouvrier pour encourager ses travailleurs. Pendant toute la durée de la construction commencée le 1er mai 1950, il veille d'une façon habile et clairvoyante à l'exécution des travaux. Les choses vont si rondement que dès le 11 septembre, l'école ouvre ses huit classes aux 225 jeunes des grades 1 à 6 inclusivement. La résidence des soeurs n'étant pas encore terminée, le bon curé met sa voiture à la disposition des religieuses qui, jusqu'au 4 octobre, voyagent du couvent N.-D. du Sacré-Coeur. Les ouvrières de la première heure sont Soeurs Saint-Gustave Marie, Marie Agnès de l'Enfant-Jésus, Marie Edmond, Loretta Marie et Maria de Sainte-Lucie. Lors de la bénédiction du couvent-école le 27 novembre, les fondatrices placent la petite communauté sous le vocable de Notre-Dame du Sourire.

À une réunion du Conseil provincial tenue le 3 février 1966, il est jugé opportun de retirer les soeurs du couvent-école de Saint-Jean Bosco pour les placer au couvent N.-D. du Sacré-Coeur, dans

¹⁸ Géraldine Parent, f.j., "Quand on ne veut pas mourir" dans *Signe*, journal de la Province des Filles de Jésus de Moncton, juin 1977, p. 4-6.

la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Le couvent de Saint-Jean Bosco, surtout depuis l'agrandissement de l'école, n'est plus propice au logement des soeurs, étant devenu un local d'utilité publique. Plutôt que de construire un couvent aux frais de la Congrégation, il apparaît préférable d'utiliser le grand couvent lequel, depuis le départ des pensionnaires, est pratiquement vide. Son Excellence Mgr Camille-André Leblanc donne son entier consentement au projet qui est ensuite soumis au Conseil général des Filles de Jésus et approuvé d'emblée.

Les soeurs quittent cette école où elles ont investi toutes leurs énergies pour éduquer les jeunes à la liberté, au sens des responsabilités, à la confiance en soi, pour leur inculquer des convictions solides, pour faire d'eux, non "des roseaux agités par le vent", mais des hommes et des femmes capables de se tenir debout en toute circonstance. Bref, elles ont essayé de marcher sur les traces de cet éminent éducateur de la jeunesse que fut saint Jean Bosco, patron de la paroisse et de leur chère école. Comme lui, elles sont conscientes que c'est dans la tendre enfance que les bons et mauvais plis se prennent et peuvent influencer positivement ou négativement toute une existence, ainsi que l'exprimait jadis le poète français:

Le coeur de l'homme vierge est un vase profond.
Et si la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

(Alfred de Musset, 1810-1857)

Charlottetown

"Et la brise n'apporte à la terre jalouse,
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux..."

— Nérée Beauchemin —

Ces vers du poète mauricien s'appliquent parfaitement à la plus petite province canadienne, l'Île-du-Prince-Édouard. Baignée par le golfe Saint-Laurent et coupée du continent par le détroit de Northumberland, elle constitue "une région charmante, paisible et soignée. Chaque été, un demi-million de touristes y viennent attirés par son calme, ses longues plages, ses célèbres soupers de homards..."¹⁹ L'île, d'abord baptisée "Île Saint-Jean" par Jacques Cartier, est rebaptisée "St. John's Island" sous le régime anglais et reçoit son nom actuel en 1799, en l'honneur du prince Edouard, duc de Kent. La capitale de l'île, Charlottetown, doit son nom à la reine Charlotte, épouse du roi George III d'Angleterre. Mère Marie de Sainte-Élisabeth donne ses impressions dans un récit de voyage:

19 Guide du tourisme MICHELIN, Canada, 1982, p. 211.

Charlottetown est une ville de langue anglaise. Sa cathédrale, toute de granit, a deux tours élancées rappelant un peu, à nos coeurs bretons, la tour de la cathédrale Saint-Corentin, à Quimper. Le maître-autel et les boiseries du choeur ont été fouillés par les mains des sculpteurs habiles et sont de véritables chefs-d'oeuvre. L'île est fertile et parfaitement cultivée. Dans les vergers, qui sont nombreux, les pommiers ploient sous leur charge. Le climat est ici plus doux que dans les autres contrées du Canada.²⁰

Dès le 19 novembre 1902, le P. Thomas Curran, recteur du Collège St. Dunstan, à Charlottetown, fait des instances réitérées pour avoir des soeurs. Citons un extrait de la lettre qu'il écrivait alors à Mère Marie de Sainte-Élisabeth:

(...) We have ten girls at present who do our home-work, cooking and washing, and they live in five rooms set apart for them in a wing of the College. The total number of persons to cook for here is generally 125 or 130. The bishop would like to know what conditions you would exact if you wished to come here. Would you require a separate building to live in ? Would you do the washing and mending for the students ? How many sisters would be required for the work ? What amount of money would you expect each year ? Would you be subject to some Mother-House in some other place ?

Be so kind as to write to me at your leisure, and give me all the desired information...²¹

Sept mois plus tard, les arrangements étant conclus, le Père Curran écrit de nouveau à Mère Marie de Sainte-Élisabeth:

We are engaged with the building which they (the Sisters) will occupy, and I think they will find it comfortable and convenient. We will do our best to make them forget that they are in a foreign country. If one of the sisters you send will be able to make soutanes, we shall be much pleased...²²

Ces deux extraits précisent déjà les fonctions qui attendaient les humbles missionnaires. C'est au début du mois d'août 1903 que les six premières Filles de Jésus arrivent dans l'île.²³ Elles y viennent, non pas pour se balader sur "ses longues plages", ni pour déguster "ses célèbres soupers de homards", mais pour se dévouer dans de modestes besognes au service des prêtres et des élèves du Collège. A la demande de Soeur Marie Adèle de St-Joseph,

20 *Écho de Chez-Nous*, mars 1910, p. 322.

21 AM. "Historique de chaque Maison de la Province", deuxième cahier, p. 16.

22 *Ibid.*, p. 17.

23 Quatre autres soeurs les rejoindront par groupes de deux, les 7 août et 10 octobre 1903.

Supérieure, la communauté est placée sous les auspices de Notre-Dame de Lorette.

Même si les soeurs se trouvent heureuses dans leur exil, cette implantation aura la vie brève. Selon une entente intervenue lors de la fondation, il avait été stipulé que les religieuses seraient libres de quitter la mission au départ de celui qui les y avaient invitées, ce qui arriva au mois d'août 1912:

Le R.P. Thomas Curran, jusqu'ici directeur du Collège St.Dunstan, vient d'avoir sa nomination pour la cure de Kelly's Cross (I.P.E.). Or, d'après certaines dispositions du traité, passé entre lui et nos Mères (...), il était statué que nos supérieures pourraient annuler la communauté et rappeler nos soeurs lorsque le R.P. Curran ne serait plus directeur du Collège. En conséquence, après le départ du P. Th. Curran, des quatorze soeurs que nous avons là-bas, à Charlottetown, sept sont déjà fixées en d'autres missions, les autres nous arrivent ce midi par le train de Québec; elles resteront ici jusqu'à nouvel ordre.²⁴

Tout au long de leur séjour de neuf années dans la capitale, les soeurs y ont fait fleurir, en plus d'un dévouement obscur, les vertus qui rayonnent et conquièrent les coeurs: «Les soeurs étaient toujours joyeuses et accueillantes... Je n'ai pas oublié les délicieuses tartines de 'strawberry jam' qu'elles donnaient aux enfants qui allaient les visiter...»²⁵

Aujourd'hui, la résidence érigée par le P. Curran fait partie du campus de l'UPEI (University of Prince Edward Island). Ce n'est pas sans émotion que l'on contemple ces vieux murs de brique rouge à l'intérieur desquels s'écrivirent des pages émouvantes de l'histoire des Filles de Jésus en terre acadienne.

24 ATR. Cahier des éphémérides de la Maison provinciale de Trois-Rivières, 1908-1927, p. 49.

25 Témoignage verbal d'une religieuse de 85 ans, ex-Supérieure générale des Soeurs de Sainte-Marthe, lors d'une rencontre avec les auteures, le 27 octobre 1983, à Charlottetown.



Construction d'une digue par des paysans acadiens dans les terres basses de Grand-Pré, en Nouvelle-Écosse. La canalisation de bois, appelée aboiteaux, laisse les eaux marécageuses s'écouler vers la mer, tout en empêchant la marée d'envahir le marais. Après de nombreuses marées basses, le marécage est asséché.

Chéticamp (Couvent)

Avec l'ouverture du couvent de Chéticamp, les Filles de Jésus dressent leur troisième tente dans le diocèse d'Antigonish, en Nouvelle-Écosse. Ce pittoresque village a été fondé par "quatorze pauvres exilés" de la dispersion de 1755 qui quittèrent l'Île-du-Prince-Édouard où ils s'étaient réfugiés pour venir au Cap-Breton. Après une nuit d'orage, un des premiers colons se serait vengé de sa mauvaise nuit en écrivant sur un tronc d'arbre: "Chétif Camp". Telle serait, d'après la légende transmise par les Anciens, l'origine du nom de ce village situé sur la côte occidentale du Cap-Breton aux falaises rouges ou grises sur lesquelles le soleil déploie la splendeur de ses couchants.

Après un périlleux voyage en traîneau d'au moins vingt lieues où elle faillit à deux reprises perdre la vie,²⁶ Mère Marie de Sainte-Élisabeth rencontre le curé Pierre Fiset. Elle repart sans avoir conclu aucun arrangement.

Tout semblait perdu pour les Filles de Jésus, car les négociations étaient rouvertes avec les Soeurs de la Providence qui avaient dirigé l'école de 1900 à 1902. Sur un petit différend, M. Fiset (...) et les religieuses nommées plus haut restèrent en délicatesse les uns avec les autres".²⁷

Pendant la retraite annuelle des Soeurs de la Providence à leur Maison-Mère de Montréal, le Père curé eut vent que la Supérieure, Soeur Antonin, ne reviendrait pas. Il aurait alors écrit à la Supérieure générale: "C'est S. Antonin ou rien." La Supérieure aurait répondu: "Rien". Et les Soeurs de la Providence quittèrent l'endroit.

En juin 1903, le curé Fiset fait appel au dévouement des soeurs françaises. Le 25 août de cette même année, les quatre fondatrices²⁸ quittent Trois-Rivières pour le Cap-Breton. Après deux jours et une nuit, elles sont en vue de Chéticamp.

Un grand nombre de personnes nous attendaient au port. Le R.P. Fiset, n'ayant pu (...) se rendre au bateau, y députa sa jeune nièce qui nous reçut affectueusement. Quelques minutes plus tard, nous étions en présence du bon Curé qui nous accueillit gracieusement en nous disant: "Voici les petites Soeurs françaises." Sous des dehors un peu rudes et même rebutants, ce digne prêtre cache un excellent coeur.²⁹

26 Nous avons jugé à propos de relater ce voyage dans l'Annexe V, vu l'intérêt qu'il peut susciter et l'héroïcité dont il fait preuve.

27 ATR. "*Histoire des fondations*", p. 53.

28 Il s'agit des Soeurs Marie Florence, Marie-Louise de Jésus, Marie Sainte-Yolande et Marie Saint-Elphège.

29 ATR. "*Histoire des fondations*", T. I, p. 54.

À la mi-septembre, les soeurs, installées d'abord dans la maison qu'avaient habitée les Soeurs de la Providence, aménagent le bâtiment qui leur est destiné.

Situé sur le penchant d'une colline, ce couvent regarde la baie de Chéticamp. A sa droite, c'est la pleine mer; à sa gauche, c'est l'église, la plus belle, sans contredit, de toutes celles des provinces maritimes, sauf toutefois la cathédrale de Charlottetown.³⁰

Depuis quatre-vingts ans, les Filles de Jésus vivent "enracinées" au milieu de la sympathique population des Chéticantins. Écoutons un fils de la paroisse nous parler de l'oeuvre des soeurs dans ce bastion de la culture française en terre acadienne:

Depuis leur arrivée, ces religieuses ont attiré d'abondantes bénédictions du ciel sur la région de Chéticamp. Ayant conquis le coeur des Chéticantins par leur simplicité joyeuse, leur charité et leur dévouement, elles ont accompli jusqu'à nos jours un bien immense. Répondant à tous les besoins de la vie paroissiale, elles ont été les bras droits des curés, suppléant souvent aux déficiences de ces derniers. S'occuper des enfants de chœur, de la sacristie et des autels, chanter les messes, toucher l'orgue, diriger la chorale paroissiale, diriger toutes les associations féminines de la paroisse, faire le catéchisme des premières communions solennelles, organiser toutes les manifestations religieuses, recevoir les paroissiens en quête de conseils et trop timides pour se présenter au presbytère, visiter les malades dans les familles et consoler les affligés, voilà autant de tâches où les Filles de Jésus se sont dépensées avec un merveilleux dévouement pour répondre aux demandes de leurs curés et aux besoins de la paroisse. Qui dira alors l'influence bienfaisante de ces religieuses sur la paroisse quand le curé était trop vieux et les vicaires ... anglais ?

Pourtant, tout ce dévouement venait s'ajouter à leur tâche principale: l'enseignement. C'est ici naturellement qu'elles ont joué leur plus beau rôle et accompli le plus grand bien. (...) C'est ainsi que les religieuses ont pétri toutes les générations de Chéticantins un peu instruites, de 1903 à nos jours; qu'elles ont formé tous les hommes de profession sortis de Chéticamp; qu'elles ont formé tous les instituteurs et institutrices de la paroisse et relevé, par ce fait, le niveau des autres écoles; qu'elles ont suscité une soixantaine de vocations religieuses et plus d'une douzaine de vocations sacerdotales. Aussi, le ciel a-t-il béni leur travail en les gratifiant de vocations nombreuses parmi les jeunes filles de Chéticamp; plus d'une cinquantaine, de Chéticamp même, sont entrées chez les Filles de Jésus.

³⁰ *État actuel des maisons d'Amérique*, 1914, p. 202.

On peut donc dire que les Filles de Jésus ont grandement contribué à la sauvegarde de la foi et de la langue française dans ce coin de l'Acadie. (...) Il fut un temps où leurs élèves de Chéticamp entraient de plain-pied et réussissaient sans trop de misères dans les collèges classiques de la province de Québec. Les succès de leurs élèves aux concours internationaux de composition française organisés par le Comité Catholique des Amitiés Françaises, durant les années qui ont précédé la guerre, leur ont mérité des louanges en haut lieu:

“Les élèves de l'Académie de Chéticamp, que dirigent les Filles de Jésus (...) écrivait Mgr Beupin, ont toujours brillé à nos concours. Nous avons reçu de cette maison des travaux de valeur. (...) Nous constatons que Chéticamp maintient sa réputation acquise à nos concours de centre rayonnant d'excellente culture française.”³¹

Il reste à souhaiter que les Filles de Jésus maintiennent cette renommée, pour elles et pour Chéticamp.³²

Ce souhait du Père Chiasson, les Filles de Jésus ont mis tout en oeuvre pour le réaliser, non seulement dans le domaine professionnel, mais aussi dans tous les secteurs d'activités qui ont fait appel à leur zèle apostolique et à leur esprit de créativité. Depuis huit décennies, dans les bons comme dans les mauvais jours, à travers les multiples aléas de l'existence et les inéluctables fluctuations de l'histoire, chacune a voulu prendre à son compte cette parole de Mère Marie de Saint-Charles: “J'ai vécu au jour le jour, j'ai voulu faire l'oeuvre de Dieu et non la mienne, (...). Je ne désire qu'une chose: l'accomplissement de son bon plaisir.”³³

Dans son article du *Petit Courrier* traitant de l'enseignement des Filles de Jésus à Chéticamp, le Père Charles Aucoin écrit ce qui suit:

Sachons nous demander si les méthodes pédagogiques d'aujourd'hui qui se veulent si avancées sont capables de toucher les coeurs comme les Filles de Jésus savaient si bien le faire.³⁴

31 Mgr Beupin, dans *Les Amitiés Catholiques Françaises*, XXe année, no 2, 15 février 1939, p. 21.

32 Anselme Chiasson, *Chéticamp, histoire et traditions acadiennes*, Moncton, Éditions des Aboiteaux, 1961, p. 165ss.

33 Mère Marie de Saint-Charles, *Journal*, p. 15-26, 06.1881.

34 Charles Aucoin, “Nos débuts à l'école”, *Petit Courrier*, 1er décembre 1982, p. 4.

Chéticamp (Hôpital)

En rédigeant la première esquisse des règles pour l' "Établissement d'une maison de piété et de bienfaisance", le Père Noury assigne au dévouement des soeurs, outre l'éducation de la jeunesse, le soin des malades et des infirmes. C'est en 1930 que se réalise pour la première fois en terre acadienne ce rêve du vénéré fondateur.

La création d'un hôpital à Chéticamp n'était pas un luxe, la paroisse étant isolée de tout grand centre. Pendant l'hiver, il arrive souvent que les voies de communication sont coupées, et la voie ferrée la plus rapprochée passe à près de quatre-vingts kilomètres. Surviennent un cas d'urgence, le patient est condamné, soit à entreprendre le long voyage vers Sydney ou Inverness, soit à attendre stoïquement la mort. On imagine alors facilement la joie du pasteur, le Père Patrice LeBlanc, quand on accède à son désir d'avoir des soeurs pour prendre soin des malades de sa paroisse.

La Compagnie de la Mine de plâtre gratifie les solliciteurs d'une aide généreuse de 5 000\$ et le propriétaire charge son gérant de fournir tout ce qu'il faut pour remettre en état la vieille maison du docteur Fiset qui deviendra l'hôpital du Sacré-Coeur. A l'arrivée des soeurs le 3 novembre, le gros travail d'installation est terminé. Il ne s'agit plus que de nettoyer et d'aménager. Tout va rondement, grâce à la collaboration des religieuses du pensionnat et de leurs élèves. A part la lingerie des soeurs, le comité d'organisation fournit tout: literie, meubles, ustensiles de cuisine, vaisselle, appareils et instruments chirurgicaux, médicaments, etc.

Aux premières Vêpres de la Sainte-Catherine, soit le 24 novembre, tout est prêt et l'hôpital ouvre officiellement ses portes. Les Soeurs Marie Anice de Saint-Charles, Marie Saint-Jean de la Croix, Marie Ediltrude et Marie de Béthanie constituent le noyau de cette nouvelle fondation. Mais pour assurer la prospérité et la bonne renommée, il était nécessaire de requérir les services d'un chirurgien résidant: les médecins de Sydney et d'Inverness ne peuvent pas suivre leurs patients d'assez près, et dans les cas d'urgence, la responsabilité retombe sur les soeurs. On fait violence à saint Joseph: "Venez-nous en aide dans les embarras et les détresses qui nous pressent," répète-t-on avec confiance. Dès le mois de mars 1931, le docteur Poirier dont la réputation n'est plus à faire s'installe à Chéticamp, offre ses services et s'assure bientôt la confiance de tous.

La "maison Fiset" devient vite insuffisante et en 1937, la Congrégation accepte de bâtir à ses frais un hôpital plus vaste. L'immeuble est encore agrandi en 1954, avec résidence pour les

soeurs infirmières. Douze ans plus tard, on rénove et on ajoute un nouveau bloc opératoire. En 1967, les soeurs quittent la résidence de l'hôpital pour aller habiter avec leurs consœurs du couvent dans la nouvelle construction érigée à l'emplacement de la "défunte maison Fiset", témoin des renoncements mais aussi des moments de bonheur profond vécus par les ouvrières de la première heure. En 1984, deux soeurs travaillent encore à l'hôpital dont l'une remplit la fonction d'administratrice jusqu'en 1985.

Les hôpitaux catholiques, en plus de soulager les souffrances physiques, ont aussi la mission — combien importante ! — d'apporter à leurs patients consolation, réconfort moral, paix de l'âme, et de les préparer, le cas échéant, à l'ultime rencontre du Père. L'hôpital de Chéticamp a, lui aussi, sa chronique de faits édifiants que nous ne divulguerons pas. Que d'actes marqués à l'effigie du "zèle pour le salut des âmes" ont été accomplis dans cette maison, depuis la première naissance jusqu'au dernier mourant !

Chéticamp (Foyer Père Fiset)

À Chéticamp, les Filles de Jésus seront aussi appelées à être témoins de la charité salvatrice de Dieu dans un foyer pour personnes âgées. En 1971, on réquisitionne leurs services pour le Foyer Père Fiset de Chéticamp. Soeur Louise Boudreau est embauchée par le Département des Services sociaux pour organiser et diriger cette oeuvre. Trois compagnes lui sont adjointes: Soeurs Thérèse Arseneault, Rita Deveau et Lillian Cormier. En 1977, S. Louise Boudreau cède son poste au dévoué comptable, M. Wilfrid Boudreau. Les soeurs se retirent du Foyer où elles ont servi pendant six ans "avec une tendresse particulière" envers les vieillards.

D'Escousse

D'Escousse est une paroisse très pittoresque située sur l'Île Madame au Cap-Breton et baignée par la baie Saint-Pierre.

Nous sommes en 1903. Déjà, la nature s'est parée de ses couleurs automnales et les enfants prennent leurs ébats en toute liberté: pas de classe pour eux. C'est que la vieille mesure qui servait d'école est devenue inhabitable et aucune institutrice ne veut la diriger. Messieurs les Commissaires ont quelque velléité, mais sans plus, d'en appeler au dévouement des Filles de Jésus déjà établies dans la paroisse voisine d'Arichat. Ils vont donc exposer la situation devant Mère Marie de Sainte-Élisabeth. Cette bonne Mère ne prévoit pas pouvoir leur venir en aide pour le moment: les exilées de France sont encore en trop petit nombre pour suffire à toutes les demandes.

Quelques mois plus tard, ils reviennent à la charge, pressés par les parents et encouragés par le vicaire intérimaire, M. l'abbé Robitaille. Cette fois, c'est auprès de la Supérieure d'Arichat, S. Saint-Patern Marie, qu'ils vont solliciter appui en vue d'obtenir des soeurs pour l'école paroissiale. Ils leur offrent une habitation et deux nouvelles classes. S. Saint-Patern Marie, après avoir visité les locaux scolaires, envoie un rapport favorable à la Provinciale qui, en principe, accepte la fondation. Mais la décision ne sera confirmée qu'au printemps, après le retour d'Europe de Mère Marie de Sainte-Élisabeth.

Le 3 mai 1904, une vingtaine de Filles de Jésus venant du grand Kermaria débarquent à Québec et sont dirigées, les unes au Nouveau-Brunswick, les autres au Cap-Breton. Parmi elles, S. Marie Saint-Cyrille, la Supérieure désignée pour D'Escousse, rejoint à Arichat ses co-fondatrices, Socurs Marie Saint-Maximin et Saint-Alban Marie. Le 21 mai, S. Saint-Patern Marie conduit à D'Escousse les trois soeurs fondatrices qui, au dire de S. Saint-Maximin, sont reçues "avec une joie exubérante".

Les soeurs s'attendent à entrer dans une habitation convenable, mais leur espérance est déçue. Les "trustees"* ayant refusé de défrayer les coûts de réparation, la population elle-même les endossera en partie. Disons que pendant les mois d'été la maison est relativement confortable. Mais vienne le dur hiver canadien, pour des Européennes, c'est une autre paire de manches ! "Le jour passe à travers les planches", écrit l'une d'elles. "Tout est gelé quand la communauté se lève, aussi s'empresse-t-on d'allumer le poêle. Mais la fumée est si épaisse qu'il nous faut aller dehors en plein hiver, courant sur la neige en faisant notre méditation pour ne pas périr de froid."³⁵

L'église est située sur une haute colline à cent mètres de l'école. La route devient un miroir de glace quand, au cours de la nuit, le regel suit un dégel. Dès potron-minet, les pauvres soeurs s'efforcent de grimper la colline en posant un coin de leur manteau sur le sol avant d'y faire un pas, et ainsi jusqu'à ce qu'elles atteignent le faite. D'Escousse compte parmi les fondations marquantes parce qu'elle constitue un cas-type d'insertion où les soeurs n'ont pas eu la vie facile.

Deux jours après leur arrivée, les deux enseignantes ouvrent leurs classes à 104 enfants, à la grande joie des parents. Il faut bien noter que D'Escousse est un centre acadien mais où l'enseignement de la langue anglaise s'impose. Cette langue, si simple en apparence dans sa lexicologie et sa syntaxe, est en réalité d'une structure très

35 AM. "Historique de chaque maison de la Province", notes manuscrites (cahiers), p. F-13.

complexe; et, pour les étrangers, d'une difficulté de prononciation telle qu'il faut une opiniâtreté cent fois bretonne pour en triompher. Les Filles de Jésus ont eu cette ténacité. Elles ne se sentent fortes que de "la grâce de l'obéissance"; c'est pourquoi elles choisissent pour vocable de leur communauté "Notre-Dame des Miracles".

À cause de trop grandes difficultés, force leur est d'abandonner ce poste en août 1906. Mais leur court séjour parmi les "D'Escousois" a cependant porté fruit. On rapporte que longtemps après leur départ, les anciens de la paroisse récitaient encore le chapelet comme les soeurs le leur avaient montré, en annonçant les mystères du Rosaire. Les dames continuaient d'exécuter la dentelle selon la méthode enseignée par les soeurs.

Ce n'est que quarante-sept ans plus tard, soit en 1953, qu'une deuxième fondation est érigée à D'Escousse sous le mandat de Mère Marie Sainte-Afra (1952-1958)³⁶. En 1968, la Supérieure provinciale, S. Eugénie Doucet, juge bon de retirer les soeurs pour les placer à Arichat d'où elles continueront leur enseignement à D'Escousse.

Comme leurs devancières, les Filles de Jésus acadiennes ont fourni une contribution non négligeable à la cause française. Nous empruntons à la revue *Kermaria* (octobre 1976), la relation suivante pour bien démontrer que le fait français est réel et bien vivant à D'Escousse, reconnu au début du siècle comme un centre acadien anglicisé.

LE PROJET "RATTRAPAGE" (Catch-Up project) a commencé dans mon école depuis un an. L'autre projet-pilote est expérimenté à Louisbourg. Ces deux projets sur la Nouvelle-Écosse sont financés par le Gouvernement Fédéral, établis pour cinq ans, mais renouvelés chaque année. Personnellement, je me suis portée volontaire pour cet enseignement.

Parmi les PRINCIPAUX OBJECTIFS, je citerai:

- développer et implanter un programme bilingue destiné à préserver, à renforcer, à améliorer la connaissance du français pour les élèves qui ont une certaine connaissance de la langue;
- préserver et maintenir une connaissance et une fierté de la culture acadienne et française dans la région;
- enseigner le français comme langue seconde aux élèves qui ne le parlent pas.³⁷

³⁶ Nous verrons dans les pages suivantes que l'érection de la vice-province des Maritimes date de 1948.

³⁷ Annette Landry, f.j., "Acadie, réveille-toi", *Kermaria*, no 9, octobre 1976, p. 452-453.



*Couvent Notre-Dame de Pitié, Rogersville
Première Maison provinciale, N.B.*

Le bilan, au bout d'un an de travail, s'avère positif et incite l'instigatrice du projet à poursuivre l'expérience.

Il convient de signaler ici un fait assez spécial. En 1983, les Filles de Jésus s'insèrent pour la troisième fois à D'Escousse. Le projet "Rattrapage" s'y continue; deux autres soeurs s'adonnent à l'enseignement et une quatrième coordonne la pastorale avec le clergé acadien.

Rogersville

La fondation du couvent de Notre-Dame de Pitié remonte au 3 septembre 1904. Il est établi à Rogersville au Nouveau-Brunswick, une des paroisses surgies au milieu de la forêt des mains créatrices de celui que l'on surnomme, dans la contrée, "bâtitteur d'églises" et "Père de l'Acadie".

En effet, Mgr Marcel Richard, P. D., a construit en ce lieu une très belle église. Il a, de plus, accueilli et établi sur le vaste territoire de sa mission, d'abord un monastère de Trappistes, puis un monastère de Trappistines. Il a favorisé, au village même, la fondation d'une maison d'Eudistes et il a voulu confier le soin de son école aux Filles de Jésus.

Déjà l'oeuvre de Mère Marie de Sainte-Élisabeth est digne de louange comme l'atteste une lettre du Père A. Morin, eudiste:

Je suis bien heureux de voir comme on vous accueille avec empressement au Canada. Vraiment le voyage de la bonne Mère Élisabeth est un succès continu à travers le pays. Elle n'aura bientôt plus que l'embarras du choix entre différents diocèses et différents postes.³⁸

À Rogersville, comme à Dalhousie, les fondatrices ont pour habitation provisoire la première église de la paroisse, rattachée à la nouvelle. Les soeurs s'estiment heureuses d'avoir pour demeure un lieu qui leur rappelle Jésus pauvre et caché; elles l'habiteront jusqu'en 1905. Le sanctuaire devient parloir, salle de musique et oratoire; le confessionnal tient lieu de buffet, la nef sert de cuisine et de réfectoire.

Quelques jours après leur arrivée a lieu la bénédiction de la nouvelle église. Dans son allocution, Mgr Barry encourage les quatre fondatrices, les bénit ainsi que les travaux auxquels elles vont se dépenser "pour la gloire de Dieu et le salut des jeunes âmes."³⁹

38 AM. Lettre à la Rév. Mère Marie de Sainte-Blandine, Rogersville, 2 janvier 1903. Cahier "Lettres du Canada", p. 14.

39 ATR. "Historique des fondations", p. 46.

À l'instar du vénéré fondateur de Rogersville, ses successeurs ont témoigné beaucoup d'intérêt à l'oeuvre d'éducation que poursuivent les soeurs dans la paroisse. La population s'est toujours montrée, elle aussi, très attachée aux Filles de Jésus.

À partir des années '40 se déroule toute une suite de changements significatifs au niveau de l'oeuvre. En 1941 le premier couvent est démoli. Un nouvel édifice situé de l'autre côté de la voie ferrée le remplace. Les soeurs vont enseigner à l'école de la paroisse, antérieurement résidence des Pères Eudistes. Quelques années plus tard, nouveau déménagement dans une autre maison qui devient couvent jusqu'en 1961.

Après environ un demi-siècle de vie sans trop d'agitation dans les milieux d'éducation des provinces de l'Atlantique, un éclatement soudain coïncide avec l'affirmation du fait français en Acadie. Les prêtres acadiens veulent, à tout prix, des soeurs pour leurs paroisses. Vingt couvents et neuf écoles surgissent de terre entre 1943 et 1962. Ce nombre croissant des fondations, l'étendue des distances et la diversité des programmes d'études incitent la Maison Généralice à fonder la troisième région de l'Institut au Canada. La Région des Maritimes troque donc officiellement son nom contre celui de vice-province des Maritimes le 12 octobre 1948, et Rogersville sera le siège de cette nouvelle région.

À la demande faite par Kermaria d'établir le centre de la nouvelle unité administrative dans le diocèse de Moncton, Mgr l'Archevêque Norbert Robichaud répond:

Très Révérende Mère,

En réponse à votre honorée du 22 septembre, je viens avec joie, et même avec enthousiasme, vous ouvrir les portes du diocèse de Moncton, pour y établir le nouveau centre de la Région des Provinces Maritimes.

Je viens de communiquer avec le Curé de Rogersville et lui aussi est enchanté de la bonne nouvelle. Les Filles de Jésus sont donc les bienvenues dans le diocèse de Moncton et dans la paroisse de Rogersville.

Veillez agréer, ma Révérende Mère, l'expression de notre entière collaboration sur l'oeuvre nouvelle.

Si vous me permettez un petit souhait, ce serait que la nouvelle Région soit placée sous la protection et le patronage de Notre-Dame de l'Assomption. Depuis le 19 janvier 1939, un décret de Rome a donné comme Patronne céleste particulièrement la Très Sainte Vierge Marie, dans le mystère de son Assomption glorieuse, au peuple acadien tout entier, mais surtout à tous les Acadiens des Provinces Maritimes. Or, comme

toutes vos maisons ici sont dans les provinces acadiennes, il semble tout naturel que la Très Sainte Vierge de l'Assomption soit la Mère et la Patronne non seulement de ces maisons, mais aussi de la Maison Provinciale, et de toute la région.⁴⁰

Mère Marie Sainte-Agathe, nommée Vice-provinciale de la nouvelle région, arrive à Rogersville avec toute la générosité de son coeur. Seule, sans conseillère et sans secrétaire, elle essaie de son mieux d'établir le plus solidement possible ce jeune rameau de la Congrégation. Elle le fait surtout par ses prières, ses larmes et la chaleur de ses contacts. À l'âge de soixante-treize ans, elle établit sept fondations.

La création d'une nouvelle Vice-province religieuse et l'établissement de son siège à Rogersville entraînent nécessairement la création d'une maison de formation appelée Juvénat en 1952 et Noviciat en 1953. En 1958, ce Noviciat est transféré à Moncton avec la Maison provinciale⁴¹ et un Juvénat est de nouveau établi à Rogersville en 1959. Il aura courte vie. Le vieux couvent, démoli en 1964, perd ses occupantes qui déménagent dans la maison du Juvénat.

Que de changements intervenus en l'espace de seize ans ! L'ancien siège de la Vice-province des Maritimes fait aujourd'hui place à une petite communauté de six soeurs. Trois d'entre elles s'occupent encore d'éducation à l'école, deux sont respectivement affectées à la pastorale et au service du presbytère. Une sixième se dévoue comme maîtresse de maison et appuie ses soeurs engagées dans un apostolat à l'extérieur de la communauté.

40 AM. Lettre citée dans l'Album-souvenir des Maritimes, p. 57, S. Eugénie Doucet.

41 Vu l'impact de cette fondation sur la vie de la Province, nous en reportons l'historique à la fin de ce chapitre.

LES AMARRES SONT LARGUÉES...

(1943-19...)	L'Ardoise
(1944-1981)	Lorne
(1946-1971)	Belledune
(1948-19...)	Saulnierville
(1950-19...)	Saint-Henri de Barachois
(1953-1984)	Arichat-Ouest
(1954-1970)	Rivière-Bourgeois
(1955-19...)	Nash Creek
(1957-1977)	Dundee
(1957-1973)	Louisdale
(1958-1983)	Petit-de-Grat
(1960-1973)	Margaree
(1960-1976)	Adamsville
(1962-19...)	Grande-Anse (Couvent)
(1975-19...)	Grande-Anse (Foyer)
(1971-19...)	Charlo
(1972-1974)	Aroostook
(1974-1983)	Fredericton
(1981-19...)	Sydney (rue Royale)

L'Ardoise

Depuis 1904 jusqu'à la fondation de l'Ardoise, quarante ans se sont écoulés pendant lesquels un seul établissement a vu le jour en terre acadienne: l'hôpital de Chéticamp établi en 1930. Cette époque "creuse" fournit cependant quelque cent recrues — fruit des six premières fondations — à l'unique noviciat canadien établi à Trois-Rivières. Quelques-unes des nouvelles professes reviennent dans les Maritimes mais le plus grand nombre reste dans la province de Québec ou sont dirigées vers l'Ouest canadien.

Des circonstances fortuites où la nécessité s'impose, impérieuse, incitent les autorités majeures à octroyer, en 1943, quelques religieuses en faveur d'un petit village du comté de Richmond, sur l'île du Cap-Breton, L'Ardoise. Cette "place" tire son nom des rochers schisteux d'un gris bleuâtre qui bordent ses côtes et que l'on exploite à diverses fins.

L'église paroissiale (1882) est située à L'Ardoise-Ouest, un des six districts qui composent la paroisse. Le curé A.A. Boudreau caressait depuis longtemps l'espoir d'installer des religieuses au milieu de ses paroissiens. Il avait à diverses reprises entamé des pourparlers avec les Mères Visitieuses. Ce n'est qu'en 1942 que Mère Marie-Françoise de Chantal et Mère Marie Sainte-Agathe sont invitées par MM. les curés Boudreau et Mombourquette, ainsi que par M. l'inspecteur Comeau, à se rendre à L'Ardoise pour étudier la question sur les lieux. Elles ne peuvent résister devant tant de besoins pressants vécus dans le contexte de la survie acadienne. Toute une génération d'enfants attend les bienfaits d'une éducation catholique et française.

Le 23 août 1943, les soeurs n'ont qu'à prendre possession de leur demeure, acquise par le curé, et meublée aux frais de ses généreux paroissiens. Composée des Soeurs Maria de l'Assomption, Marie Berthille, Marie Laurentia et Prisca Marie, cette petite communauté des Filles de Jésus débute dans la pauvreté. Elles se dévoueront à l'éducation des enfants confiés à leurs soins. Répartis d'abord dans trois écoles, les élèves seront ensuite regroupés à l'école primaire Notre-Dame du Perpétuel Secours, propriété épiscopale.

L'année 1948 constitue dans l'histoire de cet établissement, l'une des plus marquantes: on envisage la construction d'une école centrale qui doit réunir les enfants de tous les districts de la paroisse: Pointe Michaud, L'Ardoise Highlands, Brymer, L'Ardoise-Ouest, Rockdale et L'Ardoise. Mais aussitôt surgit une forte opposition au projet: d'une part, un groupe de contribuables craint le fardeau d'une hausse des taxes; d'autre part, le Ministère de l'Éducation

préfère une école rurale supérieure qui accueillerait les élèves de la septième à la douzième année*. On veut de plus que cette école soit érigée dans un centre plus important, ce qui ferait perdre à L'Ardoise, du même coup, ses classes avancées. Problème épineux qui se règle finalement en faveur de L'Ardoise. En septembre 1949, une école neuve, moderne, centrale, ouvre ses portes à 245 élèves.

À L'Ardoise, l'Association Foyer-École est, plus que partout ailleurs peut-être, l'un des groupes les plus actifs dans le développement de l'éducation. De nombreuses réalisations méritent d'être portées à son actif. Voilà qui est tout à l'honneur des familles qui ont compris l'importance d'une solide éducation chrétienne pour leurs enfants, et qui ont été prêtes à remuer mer et monde pour qu'elle devienne réalité. Celui qui fut l'âme de cette fondation des Filles de Jésus, Mgr Boudreau, P.D., est allé à la rencontre du Père en 1952, l'année du cinquantenaire des Filles de Jésus en terre acadienne.

En général, la plupart des gens désirent vivement que les soeurs habitent parmi eux et c'est toujours avec chagrin qu'ils envisagent leur départ. Il en est ainsi au mois de juin 1983, lorsque les soeurs quittent L'Ardoise pour aller résider à Rivière-Bourgeois, aux limites de la paroisse. Le vieux couvent est transformé en Centre Médical. Deux soeurs continuent cependant leur apostolat dans la paroisse jusqu'en 1983, tandis qu'une troisième oeuvre à l'école de Saint-Pierre située dans le village voisin.

Lorne

La petite localité de Lorne (N.-B.) doit son nom à John Douglas Sutherland Campbell, duc d'Argyll et Marquis de Lorne, qui fut nommé Gouverneur-Général du Canada en 1875. Malgré l'origine pompeuse de son nom, ce coin de terre retiré est encore, en 1936, une Mission desservie par le curé de Nash-Creek, l'abbé Edmond Savoie.⁴² Ce dernier, affligé de constater l'ignorance tant profane que religieuse de ces braves bûcherons de Lorne, fait d'abord ériger une église et un presbytère. La construction d'une école s'impose également mais le brave curé hésite à obérer davantage les finances de cette population forestière dont les goussets sont loin d'être pleins à ras bords... Il faudra aussi des soeurs pour prendre charge de l'école projetée. Le pasteur se fait donc suppliant auprès des autorités de la Maison provinciale de Trois-Rivières, et sa longue patience finit par avoir gain de cause. La Congrégation assume la charge de bâtir un couvent-école dans ce petit pays de mission en

⁴² Notons que le Père Savoie compte trois soeurs dans la communauté des Filles de Jésus: Corinne, Sara et Albertine.

terre chrétienne et d'y députer les Soeurs Marie Saint-Achille, Laurence Maria et Bertha Marie.

Le 4 octobre 1944, les fondatrices quittent le couvent de Dalhousie, fort honoré de fournir les missionnaires pour cette oeuvre d'Église. Mgr Camille-André LeBlanc procède à la bénédiction de la bâtisse le 8 octobre. Les soeurs chantent à la grand-messe; Mère Marie Sainte-Agathe les accompagne à l'harmonium. Les braves gens, peu habitués à ce genre de cérémonie, sont en admiration devant tout ce qu'ils voient et entendent...

Les classes débutent le 9 octobre. L'âge des élèves s'échelonne entre six et vingt ans. Ils sont tous en première année, mais répartis en trois classes dites primaire (6 et 7 ans), intermédiaire (8 à 12 ans) et avancée (12 à 20 ans). Le programme est le même pour tous, mais le rythme d'apprentissage est plus accéléré, suivant la maturité et la motivation des élèves. Après neuf ans d'un travail persévérant, 160 étudiants sont répartis en quatre classes comprenant les Grades* 1 à 10 inclusivement. Déjà la semence porte d'heureux fruits: quelques finissants se sont acheminés vers des études supérieures, d'autres les suivront. La population, d'à peu près illettrée qu'elle était à l'arrivée des soeurs, se hisse peu à peu à un niveau respectable de culture, tant sur le plan religieux que profane.

En 1981, le couvent-école est vendu au gouvernement et le presbytère héberge les soeurs. Actuellement, une seule Fille de Jésus oeuvre en pastorale dans cette paroisse. Les générations d'ouvrières qui se sont succédé à Lorne pendant quarante ans peuvent rendre grâce au Seigneur pour la moisson qui a levé dans cette terre qu'elles ont débroussaillée, dans ces sillons qu'elles ont ouverts et ensemenés au prix d'un patient labeur et d'un courage qui les honorent.

Belledune

L'implantation des soeurs à L'Ardoise marque le début d'une ère de fondations en Acadie: Lorne (1944), Belledune (1946), Saulnierville (1948), Dalhousie — hôpital (1948), Barachois (1950), Dalhousie — St-Jean Bosco (1950), Nash Creek (1952) ont réclamé successivement la faveur d'avoir des Filles de Jésus pour l'éducation de la jeunesse ou le soin des malades.

L'année même où l'Institut des Filles de Jésus voyait le jour au bourg de Bignan, un soldat breton nommé Guitard traversait les mers et devenait le premier colon de Belledune qui prenait aussi naissance en 1834 sur les rives de la Baie des Chaleurs. Insondables desseins de la Providence qui préparait déjà le terrain où les

Filles de l'humble Mère Sainte-Angèle auraient à déployer leur zèle cent douze ans plus tard !

C'est en effet en 1946 que les Filles de Jésus arrivent à Belledune à la suite de demandes instantes et réitérées du nouveau pasteur, l'abbé Yvon Sirois. Ayant vite constaté les carences de sa paroisse au double point de vue de la langue et de la religion, il met tout en oeuvre pour assurer aux enfants les bienfaits d'une éducation chrétienne et à la population française la survivance de sa langue. Mais il veut aussi donner satisfaction aux Irlandais qui constituent la moitié de la population de Belledune. Et c'est pourquoi, le 19 février 1946, il écrit à Mère Marie Sainte-Agathe qui lui avait promis deux soeurs enseignantes:

Pour satisfaire les deux éléments, français et anglais, (...) les deux religieuses devraient être bilingues et l'une d'elles de langue anglaise. (...) Puisque nous n'avons pas d'organiste à la paroisse, ça ferait bien notre affaire si l'une des religieuses était musicienne. Elle pourrait aussi enseigner le piano et chanter les messes le matin.⁴³

Comme on le voit, il y a du pain sur la planche pour les trois fondatrices qui arrivent en août 1946: Soeurs Marie Saint-Barnabé, Albert Maria et Marie Sainte-Nicole. Le curé n'a ni école, ni couvent à leur offrir... Qu'à cela ne tienne ! On se mettra à l'étroit et les classes fonctionneront au presbytère qui servira également de résidence pour les soeurs en attendant mieux.

Lors de sa visite à Belledune en 1947, Mère Marie Saint-Thomas d'Aquin, Supérieure générale, profondément émue devant cette situation, autorise la fondation d'un couvent-pensionnat-école aux frais de la Congrégation. Le curé ne craint pas de mettre la main à la pâte pendant la construction de la bâtisse. Il donne généreusement de sa personne et de son avoir, dirige lui-même les travaux, voit à l'achat et au transport des matériaux, bref, il est pour ainsi dire le contremaître de cette construction qu'il a appelée de tous ses voeux. Aussi, grande est sa joie quand le couvent «Kermaria de Belledune» ouvre ses portes en janvier 1949.

En plus d'un externat de cinq classes comprenant les douze années du cours académique, la maison héberge aussi une vingtaine de jeunes filles internes. Faute d'espace, on devra licencier les pensionnaires en 1954.

Comme partout ailleurs, la régionalisation amène la fermeture de l'école en 1971, puis sa vente et sa démolition en 1974.⁴⁴

43 AM. «Correspondance avec les curés» (dossier).

44 Il est bon de noter ici que depuis quelques années, le couvent se trouvait entouré de deux grandes usines qui auraient éventuellement forcé les soeurs à quitter les lieux.

“Sous le firmament, tout n’est que changement, tout passe...” Mais les fruits de ce quart de siècle de dévouement auprès de la jeunesse de Belledune ne passeront pas. Celui qui “consolide l’ouvrage de nos mains”⁴⁵ sera lui-même la récompense de celles qui ont porté la Bonne Nouvelle dans ce petit coin de pays.

Saulnierville

“Le R.P. Castonguay fit un ‘coup d’état’ en obtenant de Son Excellence Mgr MacNally, archevêque d’Halifax, l’entrée d’une communauté française dans son diocèse.”⁴⁶ En effet, jusqu’à l’arrivée des Filles de Jésus, toutes les écoles du diocèse étaient sous la responsabilité des Soeurs de la Charité d’Halifax, et l’enseignement s’y donnait exclusivement en anglais. A l’instar de ses confrères eudistes, le Père Castonguay voulait, pour sa paroisse, le maintien de la langue française, “gardienne de la foi catholique.”

Grande est la joie du curé de Saulnierville et de ses paroissiens en ce 1er septembre 1948. Il est quatre heures de l’après-midi. Soeurs Marie Saint-Hugues, Prisca Marie et Marie Suzanne arrivent à Meteghan Station. Le Père les y attend avec sa voiture. Il est accompagné d’une ancienne élève de l’École Ménagère du Cap-de-la-Madeleine, Mme Jacqueline Geddry-Bernard, tout heureuse de revoir des Filles de Jésus. Le curé leur fait les honneurs du presbytère où elles résideront pendant trois ans. Il met à leur disposition la vaste cuisine avec ses dépendances, le solarium, presque tout le premier étage, ne se réservant que quatre pièces au rez-de-chaussée.

C’est sous les auspices de Marie en sa Nativité que débute l’apostolat des soeurs. Une classe est provisoirement aménagée dans la nouvelle salle paroissiale pour les plus avancés (septième à dixième année inclusivement). Soeur Marie Saint-Hugues, Supérieure, en est la titulaire. Le sacristain, M. Arthur Deveau, conduit chaque matin Soeur Prisca Marie à l’école paroissiale de deux classes située à deux kilomètres de l’église. Elle est chargée des élèves de quatrième, cinquième et sixième année, pendant que Mme Marguerite Saulnier fait la classe aux petits des trois premières divisions.

Mais le Père Castonguay rêve d’abriter toutes les classes sous le même toit, et il n’est pas homme à “rêver en couleurs”... Sous son habile direction, les murs de l’école s’élèvent rapidement. Commencée en mars 1949, elle est inaugurée le 12 septembre de la même année. Aux deux premières soeurs enseignantes viennent s’ajouter Soeurs Patrice Maria et Marie-Rose de l’Assomption. Cinq

⁴⁵ Ps 89, 17.

⁴⁶ ATR. “Historique des fondations”, Tome I, p. 129.

institutrices laïques complètent le personnel. Ce sont mesdemoiselles Belliveau, Comeau, Saulnier, LeBlanc et Doucet. Les écoles de Saulnierville, Saulnierville Station, Lower Saulnierville, Meteghan Station et Thériault constituent l'école centrale dite "consolidée". L'établissement, baptisé "École Guay" en l'honneur du curé-fondateur de la paroisse, répond à toutes les exigences de l'heure, et fait à juste titre la fierté du curé et de ses braves paroissiens qui ont largement apporté leur collaboration bénévole pour accélérer les travaux.

Restait à prendre une décision concernant la résidence des soeurs. Après maintes tractations, l'édifice s'élève presque vis-à-vis l'école sur un terrain que le Père Curé a acheté. La Congrégation assume les coûts de la construction, et le 28 octobre 1951, les soeurs prennent définitivement possession de leur beau et grand couvent. Placée sous le vocable du Saint Nom de Marie, la résidence occupe un site tout à fait privilégié, face à la jolie nappe d'eau qu'est la Baie Sainte-Marie.

Les années filent... Vient le Concile Vatican II qui invite les Instituts à adapter leurs oeuvres spécifiques "aux nécessités des temps et des lieux par l'emploi de moyens opportuns ou même nouveaux..."⁴⁷ Cette adaptation suppose, dans bien des cas, un réajustement du style de vie. C'est ainsi qu'après une vingtaine d'années de dévouement apostolique et de vie communautaire relativement stables, les soeurs doivent emboîter le pas et souscrire au nouveau contexte religieux et social. La grande communauté éclate. Au plan du travail, c'est la diaspora apostolique... En 1971, le couvent est vendu et devient un foyer pour vieillards. Une petite maison est achetée pour héberger les quelques soeurs qui continuent à oeuvrer à Saulnierville et dans les environs: école de Clare (1958), écoles de Saint-Alphonse et de Salmon River (1961), école régionale de Meteghan River (1957). Depuis 1982, une Fille de Jésus de Saulnierville va enseigner à l'école de Wedgeport, dans le comté de Yarmouth. Elle loge chez les Soeurs de la Charité d'Halifax et retourne à sa communauté en fin de semaine.

Comme on peut le constater, ce n'est plus la vie sécurisante des années préconciliaires, mais la recherche d'un nouveau mode de présence à la société acadienne. On essaie, à Saulnierville comme ailleurs, de se faire solidaires des petits et des pauvres.

⁴⁷ Décret conciliaire *Perfectae Caritatis*, "La vie religieuse, adaptation et rénovation", Coll., *L'Église aux quatre vents*, Éd. Fides, 1965, p. 20-21.

Saint-Henri de Barachois

Jusqu'en 1950, la modeste Maison provinciale de Rogersville demeurait le seul couvent de la Congrégation dans l'archidiocèse de Moncton érigé en 1937. Nous savons avec quelle bienveillance Mgr Norbert Robichaud avait accueilli la création de la Vice-province. Un nouveau champ d'apostolat pouvait donc s'ouvrir au dévouement des Filles de Jésus dans la paroisse de Saint-Henri de Barachois, à quelque quarante-deux kilomètres de Moncton.

Pendant deux ans, l'infatigable curé Edgar LeBlanc s'était acharné à obtenir une école régionale pour les six districts de sa paroisse. Grâce à sa confiance indéfectible en Notre-Dame des Victoires, le curé voit enfin surgir une vaste école qui fait l'orgueil de cette bonne population acadienne, malgré les innombrables difficultés qui avaient failli entraver son projet.

Fort de l'appui de son archevêque, M. le curé LeBlanc se présente devant Mère Marie Sainte-Agathe pour en obtenir des soeurs. Peine perdue... Il essuie plusieurs refus et toujours pour la même raison: la pénurie de personnel. Mais il ne s'accorde ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il soit exaucé. Une dernière supplique des plus touchantes renverse toutes les hésitations:

Venez fonder à Barachois (...), c'est le bon Dieu qui le demande; c'est la Ste-Vierge Notre-Dame des Victoires, c'est notre archevêque qui vous presse; c'est la voix de nos chers enfants qui vous implore de venir à notre secours. Il nous faut des religieuses pour l'inauguration de notre grande école régionale. Les pères et les mères de familles n'attendent que l'arrivée des Frères et des Religieuses dans la paroisse. Il faut à tout prix que les Filles de Jésus viennent.⁴⁸

Mère Pauline Marie, Assistante générale en visite au Canada, est mise au courant de la requête. Elle prend à coeur cette fondation et en fait la proposition au Conseil général qui l'accepte. Le 17 août 1950, les fondatrices font leur apparition à Barachois: S. Marie Sainte-Croix, nommée Supérieure et directrice des classes de filles et de l'enseignement ménager, S. Prisca Marie, titulaire de la première classe, S. Marie-Blanche de Jésus, préposée aux petits, et S. Eveline Marie qui remplit l'office de Marthe.

Le curé et les paroissiens font royalement les choses pour accueillir les arrivantes. De Shédiac, une colonne de plus de trente voitures précède les soeurs ainsi que les Frères de l'Instruction Chrétienne qui, comme les Filles de Jésus, ont accepté de travailler à la cause de l'éducation dans cette paroisse. La procession triomphale à laquelle participe un très grand nombre de paroissiens

48 AM. Lettre à Mère Marie Sainte-Agathe, Provinciale, le 7 septembre 1949.

se dirige d'abord vers l'église où l'on assiste à un déploiement digne des grandes festivités: Salut du Saint-Sacrement avec diacre et sous-diacre, ornements dorés, etc. La foule s'achemine ensuite vers le vaste auditorium de l'école pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux éducateurs et éducatrices de la jeunesse de Barachois. Une bourse substantielle est offerte à chacun des deux groupes.

Pour souligner toute l'importance qu'il attache à cet événement, le curé célèbre, le lendemain, une messe d'action de grâce pour la faveur inappréciable obtenue par l'intercession de Notre-Dame des Victoires. Une grande séance met les paroissiens en liesse et prouve que les jeunes de Barachois sont loin d'être dépourvus de talents artistiques. Au soir de cette journée inoubliable, les soeurs entrent dans leur demeure provisoire, une vaste salle de l'école, destinée au tissage. Bientôt, leur futur couvent sera placé sous le patronage de N.-D. des Victoires, vocable choisi par le chef spirituel de la paroisse. «C'est grâce à Elle si nous avons des soeurs !», aimait-il à répéter.

Quelques jours plus tard, Mgr Norbert Robichaud, par une bénédiction solennelle, met le cachet officiel sur cette oeuvre tant désirée.

Les trois religieuses et plusieurs institutrices laïques prennent la responsabilité des classes des filles et des garçonnetts tandis que trois Frères, aidés d'instituteurs laïcs, assument la charge des grands garçons. La direction générale de l'école est également confiée aux Frères.⁴⁹ Vingt ans plus tard, 1265 élèves remplissent les locaux de l'école régionale devenue polyvalente mais toujours à direction religieuse. Trois Frères, quatre Filles de Jésus et cinquante-six laïcs y enseignent.

Comme dans toutes les implantations, consolations et revers s'entrelacent au fil des jours, faisant ressortir la charité admirable de la population de Barachois. Le fait suivant illustre bien sa délicatesse vis-à-vis des soeurs. Dans la nuit du 17 décembre 1950, la moitié du toit de l'école est emportée comme un fétu par une tornade et s'échoue dans la cour, y laissant un amas de vitres, de bois et de tôle. Plus d'électricité, plus de chauffage, plus d'eau pour les soeurs qui y habitent. Le froid est intense. La famille LeBlanc leur envoie de la "râpure"* toute chaude et croustillante. Face à la détresse de ses filles, Mère Marie Sainte-Agathe les rappelle à la Maison provinciale de Rogersville pour quelques jours.

⁴⁹ AM. "Historique de chaque Maison de la Province de Moncton", cahier manuscrit, p. F-23.

Le 8 septembre 1957, les soeurs déménagent dans la maison du curé LeBlanc habitée antérieurement par son "vâlet" qui cumulait les charges de maintenance à l'école et d'entretien de l'église. Un an plus tard, l'épreuve s'abat de nouveau sur l'école. Tôt le matin du 19 décembre, la deuxième partie du toit subit le même sort que la première.⁵⁰

Pour répondre aux besoins de l'enseignement, on augmente peu à peu le nombre des soeurs. Le couvent s'avérant trop petit, la Congrégation décide de bâtir pour la communauté une maison plus spacieuse. Les soeurs en prennent possession le 9 février 1962.

Le 30 juin de cette année, les Filles de Jésus avec tous les paroissiens de Barachois pleurent le départ subit de celui qui s'était tant dévoué à la cause de l'éducation des enfants de la paroisse. Le Père Edgar LeBlanc meurt à la tâche, durant la cérémonie de la collation des diplômes, au milieu de ceux pour qui il a donné sa vie: la jeunesse, les paroissiens, les éducateurs de son école.

En 1972, le couvent de Barachois est affecté à un autre usage: il devient maison de formation pour les novices de la Province. En 1973, devant la diminution des recrues à la vie religieuse, on décide de le vendre à un des paroissiens. Les soeurs logent pendant quelque temps au presbytère où elles assurent le service domestique et s'occupent également de la pastorale paroissiale. Mais cette construction vétuste ne tient plus que par devoir... La Fabrique* reprend alors possession du couvent qui devient résidence du pasteur, l'abbé Paul Arsenault. Ce dernier est enchanté de céder une partie de son habitation aux trois soeurs qui constituent la petite fraternité de Barachois. Aujourd'hui, deux d'entre elles oeuvrent respectivement en pastorale et en éducation, tandis que la troisième est une Marthe «dépareillée» dont le bon curé apprécie hautement les services.

Arichat-Ouest

Connu d'abord sous le nom d'Acadiaville, ce village a été fondé officiellement en 1863. Le premier curé résidant, l'abbé Hubert Giroir, était le premier prêtre acadien du diocèse actuel d'Antigonish. La fondation d'une communauté de Filles de Jésus dans la paroisse d'Arichat-Ouest s'est faite sans tambour ni trompette, le 18 août 1953, car la population était déjà habituée à la présence des deux soeurs d'Arichat qui arrivaient chaque matin pour accomplir leur tâche d'enseignement à l'école paroissiale.

⁵⁰ Récit oral de S. Aurore Bordeleau, Trois-Rivières, le 14 mars 1984.

Pour le curé Albert Doucet, cependant, la joie est grande: la présence religieuse dans sa paroisse est enfin assurée ! La généreuse population fait don aux soeurs d'une maison à deux étages, bien finie et toute meublée. En cet après-midi d'été, les soeurs en reçoivent les clefs du curé et s'installent aussitôt, les prières en usage pour une fondation ayant été récitées à Dalhousie à l'issue de la retraite. Les fondatrices, S. Marie Saint-Achille, Supérieure et les jeunes professes, S. Marie de l'Emmanuel et S. Saint-Lucius Marie mettent l'oeuvre qui leur est confiée sous le patronage de l'Immaculée-Conception de Marie.

Deux semaines après, l'école ouvre ses portes aux élèves des grades* un à dix inclusivement, répartis en quatre classes ayant pour titulaires deux religieuses et deux laïques. Parents et enfants portent un vif attachement aux soeurs qui le leur rendent bien. Quelques années plus tard, le couvent ferme ses portes, mais les soeurs continuent d'enseigner à Arichat-Ouest jusqu'en juin 1984, date où la municipalité transfère les enfants dans d'autres écoles de la région.

Malgré les difficultés inhérentes à toute oeuvre apostolique qui se veut efficace et durable, les soeurs ont mis tout leur coeur à guider, éduquer et servir la jeunesse d'Arichat-Ouest pendant trois décennies.

Rivière-Bourgeois

Le village de Rivière-Bourgeois, anciennement "Rivière aux Bourgeois", est situé au sud-est du Cap-Breton. C'est un coin charmant avec ses levers et couchers de soleil d'une beauté exceptionnelle, une brise fraîche en été, un automne long et doux qui se pare de merveilleuses couleurs. Ce coin, comme partout au Cap-Breton, possède le pouvoir de rendre au visiteur la paix et la sérénité.

La grande majorité de la population est composée de descendants des premiers pionniers venus directement de France, et de ceux dont les ancêtres ont été expulsés de Grand-Pré. Au contact des Anglais établis dans la paroisse, et surtout à cause de l'influence des écoles dirigées par des instituteurs de langue anglaise, les Acadiens ne purent lutter contre l'ambiance du milieu et perdirent peu à peu la connaissance et l'usage de la langue française. Cet état de choses s'appliquait surtout à la jeunesse, car bon nombre des anciens avaient conservé le doux parler de France et certains idiomes devenus archaïques.

Pendant plus de vingt-cinq ans, le curé de la paroisse, M. l'abbé Pierre Robitaille, originaire du Québec, avait demandé des religieu-

ses francophones pour son école. Malheureusement, devant la pénurie de la relève, les autorités de l'Institut ne pouvaient accéder à sa requête. Ce n'est qu'en 1954 que son successeur, l'abbé Flavien Samson, peut obtenir trois religieuses: Soeurs Joséphine Maria, Supérieure, Marie Saint-Gaudence et Marie-Anne Joseph. L'installation dans l'ancien presbytère devenu le Couvent Stella Maris ne se fait que le 7 septembre. Un mois plus tard, l'école peut ouvrir ses portes aux 180 enfants répartis en cinq classes de la première année jusqu'à la onzième inclusivement, dirigées par deux religieuses et trois laïcs.

Les Filles de Jésus sont chaleureusement accueillies par le curé et la sympathique population. Dès les premiers jours de leur arrivée, il y a réception officielle à la salle paroissiale et offrande de dons de tous genres pour "monter le ménage des soeurs". C'était une preuve tangible de la générosité des paroissiens et de leur ravissement d'avoir enfin des religieuses parmi eux. En 1955, S. Saint-Gustave Marie arrive à Rivière-Bourgeois comme organiste et maîtresse de musique. Une autre classe s'ouvre à l'école.

En 1968, les soeurs se retirent du couvent mais continuent d'enseigner à l'école tout en voyageant chaque jour de L'Ardoise. Deux ans plus tard elles quittent définitivement la paroisse.

Rivière-Bourgeois peut revendiquer l'honneur d'avoir donné à l'Église et à la Congrégation des Filles de Jésus la première recrue canadienne en la personne d'Élisabeth Béranger, devenue S. Marguerite-Marie. Ce n'est pas quelques lignes qu'il faudrait écrire sur la "Mère Marguerite", c'est tout un livre, et un gros livre, qu'elle mériterait. Sa foi ardente et sa bonté légendaire ont marqué profondément les générations de Chéticamp qui fut, pendant cinquante-sept ans, la seule obéissance de sa longue vie religieuse.

Nash Creek

La petite localité de Nash Creek est située entre Bathurst et Dalhousie. Le premier colon, Jacob Nash, s'établit à cet endroit après la deuxième Guerre d'Indépendance des États-Unis (1812). C'est un coin pittoresque du Nouveau-Brunswick à la population très assimilée par la culture anglaise. Le curé, l'abbé G.-E. Fournier, réussit à faire comprendre à ses ouailles le bien-fondé de confier l'éducation de leurs enfants à des religieuses. Mais le promoteur de la cause a maille à partir avec certains éléments de la population... A force de persévérantes tentatives, il obtient qu'une école chrétienne soit érigée dans ce centre où la population catholique est menacée dans sa foi.

Après cette victoire, l'abbé Fournier porte son choix sur les Filles de Jésus qui prennent la direction de l'école en septembre 1955. S. Maria de l'Assomption et S. Jean Marie se partagent les grades* 4 à 10 inclusivement; une institutrice laïque assume les trois premières années. Dès les débuts, l'école enregistre de beaux succès. Progressivement, le niveau des études se hisse jusqu'à la douzième année, de sorte qu'en juin 1965, a lieu la première collation de diplômes. C'est tout un honneur pour la paroisse: tous se réjouissent du grand avantage de pouvoir faire bénéficier leurs enfants, sur place, d'études supérieures. Au début, les soeurs résident au presbytère pendant la semaine et rejoignent en fin de semaine la communauté de Belledune dont elles dépendent. Cet état de choses persiste jusque vers 1957: le couvent est alors prêt à recevoir ses occupantes.

L'agrandissement de la polyvalente de Jacquet River draine à son profit une grande partie de la population étudiante de Nash Creek. Les soeurs quittent l'école en 1976 mais non la paroisse.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, la communauté comprend trois soeurs: l'une d'elles enseigne à Jacquet River, une autre travaille en pastorale paroissiale à Nash Creek et la troisième remplit la même fonction à Lorne. Chacune continue d'assurer de façon discrète, mais réelle, le rôle charismatique dévolu aux filles de Mère Sainte-Angèle.

Dundee

Dans ce modeste village, les soeurs ont essayé de "passer en faisant le bien" pendant deux décennies. La fondation proprement dite date de 1959. Dès 1957, les Filles de Jésus arrivent comme éducatrices dans cette jolie localité, mais le couvent de Dalhousie demeure leur pied-à-terre pendant deux ans. La population se plaint: "Les soeurs n'appartiennent à Dundee qu'à demi..." Et au chapelet récité en famille, on ajoutait une sixième dizaine pour obtenir la faveur tant désirée. Pendant ce temps, le curé insiste pour que les soeurs aient feu et lieu au milieu du peuple, et il obtient gain de cause. Il exprime sa joie en ces termes à Mère Marie Laurentia, Supérieure provinciale:

C'est vous dire toute l'importance et toute la valeur que j'attache à la présence des Soeurs dans une paroisse, non pas tant à cause d'un personnel enseignant de choix, mais surtout parce que, par leur vie consacrée à Dieu, par leurs prières et sacrifices, elles sont source de bénédictions et de grâces sans nombre pour le Curé et la paroisse qui les ont.⁵¹

51 AM. Lettre du curé Ouellet, 14 avril 1959. *Correspondance avec les curés* (dossier).

En 1959, la Province de Moncton fait l'acquisition d'une résidence privée pour abriter la petite communauté. Finie la navette quotidienne — onéreuse à bien des égards — entre Dalhousie et Dundee. Jusqu'à la fermeture du couvent, en 1977, les Filles de Jésus ont été partie prenante de toutes les activités de l'école et de la paroisse. Mais c'est surtout au plan éducationnel et catéchétique qu'elles ont fait leur marque. Une heureuse expérience a été tentée en 1977 à Dundee, et s'est avérée des plus fructueuses. Il s'agit de l'enseignement personnalisé en vue de "l'évangélisation de l'être humain". C'est une méthode de travail permettant à l'élève, non seulement de suivre son rythme personnel, mais aussi de prendre en charge son propre développement. Cette initiative a permis de mettre en lumière les richesses de créativité que possède l'enfant, richesses que l'éducateur doit savoir exploiter pour que le jeune se découvre lui-même.

Au point de vue catéchétique, le mouvement "Éveil Apostolique" a ouvert plusieurs personnes aux besoins du milieu et leur a permis de s'engager plus profondément pour le plus grand bien de chacun et de toute la communauté chrétienne.

Louisdale

Depuis nombre d'années, l'abbé Conrad Giroir, curé de la paroisse Saint-Louis de Louisdale, désirait avoir les Filles de Jésus pour son école. Après avoir essuyé bien des refus de la part des autorités qui ne pouvaient répondre à sa requête, il se voit finalement exaucé. Le 11 août 1957, à la clôture de la retraite communautaire, S. Blandine Marie et S. Marie Adéline reçoivent leur obédience pour Louisdale.

Pendant la première année, les fondatrices sont rattachées au couvent d'Arichat, le curé se faisant un devoir de les conduire en voiture à l'école de Louisdale. L'année suivante, elles dépendront du couvent d'Arichat-Ouest. Le curé de Louisdale juge important que les soeurs soient insérées dans le milieu et il écrit à Mère Marie Laurentia le 19 avril 1962:

Il est bien de ne pas oublier que la sanctification pour vos soeurs se trouve dans la foi et dans les oeuvres -- oeuvres au milieu de nous. (...) Les soeurs enseignantes doivent résider là où elles enseignent. (...) C'est bien d'avoir de grandes communautés, mais la sanctification n'est pas plus là que dans les petites communautés à l'oeuvre.⁵²

52 AM. Lettre de l'abbé Giroir, 19 avril 1962. «Correspondance avec les curés» (dossier).

En 1966, la Congrégation construit à ses frais un couvent plus spacieux destiné à loger convenablement les soeurs qui, dès lors, oeuvrent en plus grand nombre dans cette paroisse. Mais les mêmes raisons qui ont amené la fermeture d'autres couvents font qu'en 1970, on songe à l'avenir de cette maison devenue trop grande pour le personnel qui l'habite. On entame des pourparlers avec les autorités du diocèse et de la Congrégation. Seize ans après l'arrivée des Filles de Jésus, le couvent est vendu à la corporation épiscopale pour servir de presbytère. Toutefois, les soeurs continueront jusqu'à nos jours l'oeuvre de l'enseignement, tout en résidant ailleurs qu'à Louisdale.

Petit-de-Grat

Sur la côte sud de l'Île Madame, on trouve Petit-de-Grat, le plus vieux des villages de pêcheurs, partagé entre L'Île Madame et l'Île Alderney. C'est l'abondance des poissons et le port naturel qui ont d'abord attiré les pêcheurs français et basques vers ce lieu qu'ils ont nommé "Petit de Grat" à cause de la petitesse du havre. Jusqu'au dix-huitième siècle, il n'existait là que des cabanes rudimentaires. En 1714, un pêcheur de Louisbourg du nom de Gabriel Samson vient s'installer de façon permanente à Petit-de-Grat où il élève trente-deux enfants !

En 1840, Petit-de-Grat construit sa première école, mais ce n'est qu'en 1904 que le village se sépare de la paroisse d'Arichat et érige l'église actuelle.

Petit-de-Grat est, sans contredit, le coin le plus français du comté de Richmond. L'histoire des Filles de Jésus dans cette paroisse ressemble à celle de certaines autres insertions telles que D'Escousse et Arichat-Ouest. De 1955 à 1958, deux, puis trois soeurs résidant à Arichat, voyagent quotidiennement à Petit-de-Grat pour y dispenser l'enseignement. Toujours à la demande des curés, en l'occurrence l'abbé Forest, les soeurs viennent se fixer dans la paroisse afin de collaborer avec le prêtre à l'oeuvre d'éducation chrétienne, à travers leur insertion paroissiale. Le 21 août 1958, elles s'installent dans l'ancien presbytère où elles résideront jusqu'à leur départ en 1983.

Au cours des années, ce couvent a suscité à la Congrégation de nombreuses dépenses en ce qui regarde l'entretien et les réparations. C'est pourquoi, à la fin de juin 1983, le Conseil provincial, avec l'assentiment du Conseil général, décide de régulariser la situation. Au lieu de continuer à réparer, mieux vaut acheter une résidence moins grande en un lieu plus central. D'Escousse étant reconnu comme l'endroit idéal, les soeurs y

déménagent et le couvent de Petit-de-Grat devient propriété de la Fabrique.

Les Filles de Jésus ont trouvé du bonheur à vivre parmi la population si attachante de Petit-de-Grat pendant vingt-huit ans. Tout en demeurant dans une autre localité, elles peuvent encore aujourd'hui enseigner dans cette paroisse, sous le régime actuel de la centralisation des écoles.

Margaree

Le 2 septembre 1960, Mère Laurentia, Supérieure provinciale, vient installer à Margaree S. Marie Lina du Sacré-Coeur, S. Françoise Marie et S. Eliane de Marie. Elles logent dans la maison inhabitée de M. Martin LeBlanc, en attendant le jour où elles verront s'élever les murs d'une résidence qui sera bien leur. Le lendemain, les soeurs de l'hôpital et du couvent de Chéticamp viennent se joindre à elles pour célébrer dans la joie cette nouvelle insertion en paroisse.

Les soeurs demeurent à Margaree pendant la semaine et réintègrent la communauté de Chéticamp aux fins de semaine. L'école est toute proche de leur résidence mais l'église en est passablement éloignée. "La marche nous sourit, disent-elles, car nous sommes jeunes, mais pourrions-nous arriver à temps pour la classe ?" Un charitable paroissien, M. LeFort, s'offre à les conduire à l'église chaque matin, heureux de rendre aux soeurs ce service qui lui permet en même temps de bénéficier de la messe quotidienne.

L'accueil des gens est très sympathique. Soixante ans nous séparent de la première arrivée des Filles de Jésus au Cap-Breton, mais en 1960, les soeurs trouvent la même hospitalité et la même générosité. Le premier dimanche de leur arrivée, la réception que leur accorde Mgr Alfred Boudreau, curé, est des plus solennelles, mais à leur grand regret, elles doivent se résigner à le voir quitter Margaree pour une autre paroisse.

Le 7 septembre, les soeurs accueillent leurs élèves; ils sont peu loquaces et observent timidement les religieuses. De multiples points d'interrogation se dessinent sur leur physionomie...

La maison est froide et les soeurs pas très braves. Aussi, par mesure de confort et de sécurité, elles partagent la même chambre. La saison d'hiver leur réservera d'autres surprises pas toujours agréables... Mais il y a aussi bien des joies parmi lesquelles figure la visite de Mère Marie Saint-Thomas d'Aquin, Supérieure générale. Cet événement sans précédent dans l'histoire de la paroisse et de l'école met tout le monde en liesse. Margaree reçoit pour la première fois, le 7 juin, une Mère Générale de France !

La paroisse voit bientôt s'élever la construction nouvelle du couvent et de l'école, terminée en 1962. Le nombre de soeurs augmente, tout en restant en proportion égale avec celui des enseignants laïcs, selon un règlement de l'Union des Instituteurs de la Nouvelle-Écosse. Même si l'anglais conserve la priorité, l'enseignement du français accuse des progrès rapides. L'application des élèves, de même que l'attachement dont ils font preuve à l'endroit de leurs éducatrices, sont pour elles source de profondes gratifications.

À Margaree, comme partout dans les Maritimes, s'étend le mouvement irréversible de centralisation. Après un service de joyeux dévouement de treize années auprès de cette intéressante population, la communauté des Filles de Jésus doit, là aussi, se résigner à plier bagage, comptant sur la divine Providence pour faire germer la moisson.

“Dieu sait dans quels sillages germeront vos semailles
Dieu sait sur quelle terre lèvera la moisson nouvelle.”⁵³

Adamsville

Adamsville est un petit village situé le long de la voie ferrée, à peu près à mi-chemin entre Rogersville et Moncton, sur la voie qui conduit à la colline magnétique et à la route Transcanadienne. Ce centre à majorité acadienne fut, au cours de son histoire, envahi par les Témoins de Jéhovah et les Baptistes français dits Lantins. Chaque année, plusieurs familles quittaient les rangs du catholicisme, attirées qu'elles étaient par un prosélytisme acharné qui s'exerçait tant de porte en porte qu'au sein de réunions publiques. C'est pourquoi, en 1960, Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton, se fait suppliant auprès des autorités de la Congrégation pour quelles acceptent une fondation dans cette localité car, selon lui, il est déjà bien tard ! L'archevêque appuyait ainsi le curé, l'abbé Elphège Cormier, qui avait commencé dès 1957 à faire pression auprès de Kermaria en faveur de sa paroisse si désespérément menacée dans sa foi.

Le 5 septembre 1960, les Filles de Jésus font donc leur entrée à Adamsville pour y assumer la direction de l'école. Elles logent au presbytère jusqu'en octobre, pendant les travaux de réfection du futur couvent. Leur petit logis ayant été réparé, la bénédiction solennelle attire toute une foule qui entoure le nombreux clergé et une quarantaine d'enfants de choeur. L'assistance veut témoigner aux religieuses l'entière satisfaction qu'elle ressent de voir poindre

⁵³ Message de Mgr Pierre-Auguste Boussard, évêque de Vannes, à Kermaria (France), le 1er mai 1984.

enfin une lueur d'espérance dans le ciel de cette paroisse tant éprouvée.

Les soeurs se contentent de la salle paroissiale pour y faire classe jusqu'en octobre 1961, alors que la première pelletée de terre est levée en vue de la construction d'une nouvelle école de quatre classes. Mgr Robichaud est heureux de bénir le bâtiment en septembre 1962.

La centralisation étant devenue une politique intransigeante du Ministère de l'Éducation, la paroisse se voit forcée de diriger ses enfants à l'école consolidée de Saint-Paul. En 1974, dans un geste de solidarité et de désintéressement, les soeurs laissent la classe primaire à la seule institutrice qui faisait déjà partie du personnel.

Le peu de temps où les Filles de Jésus ont oeuvré à Adamsville a porté fruit. Pour continuer l'élan qu'elles ont essayé de donner à la paroisse, la Providence envoie en ce milieu, en 1983, un ermite qui assure le service liturgique paroissial. D'autres ermites sont venus se joindre à lui de sorte qu'aujourd'hui, Adamsville est un centre qui a donné naissance à plusieurs petits ermitages. La prière de supplication et d'adoration se continue dans un silence perpétuel.

Parmi tous ceux qui ont péniblement travaillé à la relève de cette paroisse, on peut compter les Filles de Jésus qui ont jeté, elles aussi, la bonne semence. N'est-ce pas la Vierge de l'Assomption qui a consolé et relevé ce petit peuple autrefois si affligé ?

“Avec Marie, on ne craint pas,
C'est toujours l'espérance !”

Grande-Anse (Couvent)

De 1952 à 1962, l'abbé Edmond Savoie, curé, multiplie ses démarches afin d'obtenir des Filles de Jésus pour l'école régionale qu'il projette d'établir. Sa persévérance est enfin exaucée.

Le 8 septembre 1962 s'ouvrent les classes de la nouvelle école et les soeurs font partie du personnel. Pour leur résidence, la Congrégation a pu acquérir, à un prix modique, le “North Shore Hotel”. Mais l'année suivante, les soeurs échappent de justesse à l'incendie qui dévore l'hôtel, en pleine nuit. Le bon curé, toujours si sympathique, leur offre alors une maison dont il est propriétaire. Elles y demeurent jusqu'en 1967. Elles déménagent alors dans une résidence construite aux frais de la Congrégation.

En 1984, on retrouve encore les Filles de Jésus à Grande-Anse, très proches des gens, partageant leurs joies comme leurs épreuves, dans le domaine de l'éducation et dans l'animation de la pastorale.

Grande-Anse (Foyer)

En octobre 1975, les responsables de la Résidence Monseigneur Doucet, à Grande-Anse, entrent en pourparlers avec S. Dora Bourgeois, Provinciale, afin d'obtenir une soeur pour diriger l'établissement. Quelle n'est pas leur surprise et leur satisfaction en apprenant qu'on leur accorde deux soeurs ! Un mois plus tard, S. Élisabeth LeBlanc et S. Adéline Robichaud arrivent au Foyer de Grande-Anse pour donner aux chers vieillards qui l'habitent, soins, réconfort et amour. Grande aussi est la joie du curé Edmond Ouellette qui, avec son comité paroissial, conçoit le projet de convertir son grand presbytère en résidence pour les vieillards de la localité.

Nous voulons, disait-il, que nos aînés aient une heureuse vieillesse dans la maison qu'ils ont construite pour leurs prêtres, et à côté du magnifique temple qu'ils ont édifié, fini et modernisé, au prix de privations et de difficultés de toutes sortes.⁵⁴

S. Élisabeth LeBlanc continue aujourd'hui à représenter les Filles de Jésus au milieu de ces chers vieillards qu'elle affectionne beaucoup et qui le lui rendent bien.

Charlo

Charlo est un coquet village situé à proximité de Dalhousie, face à la "grande bleue". Pendant près de trente ans, les Filles de Jésus y ont été présentes à diverses reprises et sous différents modes d'apostolat.

Dès 1954, quelques soeurs résidant à Dalhousie vont enseigner à l'école de Charlo. En 1967, elles doivent plier bagage. La situation est inversée quatre ans plus tard. Lors de sa réunion du 27 mars 1971, le Conseil provincial, sous la présidence de S. Dora Bourgeois, délibère sur l'opportunité de rétablir la présence des Filles de Jésus à Charlo par le transfert d'une partie du personnel du couvent Notre-Dame du Sacré-Coeur. En assurant une présence religieuse dans cette paroisse, les Filles de Jésus veulent démontrer leur grand désir de participer à la pastorale diocésaine.

⁵⁴ *Signe*, bulletin de la Province de Moncton. Vol. 5, no 3, mai 1976.

On achète la maison de M. Roméo Audet et le changement s'effectue tout en permettant à quelques soeurs de continuer à enseigner à l'école de Dalhousie. L'année suivante, deux autres soeurs sont affectées au service domestique du presbytère. En 1975, le groupe de jeunes soeurs en formation et leur responsable séjournent à Charlo pendant un an, mais l'expérience s'avérant difficile, elles quittent les lieux. Le petit couvent est loué pendant deux ans. Après la fermeture de la "maison brune" de la rue Turgeon à Dalhousie, il accueille de nouveau trois Filles de Jésus. L'une d'entre elles est chargée de la maison tout en faisant l'éducation de la foi des adultes; ses deux compagnes y trouvent leur "home" après leur journée de travail à l'extérieur.

Les soeurs s'efforcent d'être attentives à tout ce qui se vit dans la paroisse. Leur préoccupation première est d'être à l'écoute des gens, de leur apporter une oreille sympathique et discrète, car ils ont une grande confiance dans la religieuse à qui ils demandent volontiers prières et conseils. Elles visitent les vieillards, les malades, les personnes seules, et prennent une part active dans le Club de l'Âge d'Or*. Elles s'efforcent de prodiguer un accueil chaleureux aux soeurs de passage et à tous ceux et celles qui viennent frapper à leur porte.

Aroostook

En 1972, une soeur est affectée au service du presbytère d'Aroostook, comté du Madawaska, à la demande des Pères Franciscains. On lui adjoint une compagne l'année suivante. L'ambiguïté de la situation incite le Conseil provincial à retirer les soeurs dès 1974.

Fredericton

À l'été 1973, le curé de la paroisse St. Dunstan, l'abbé Dolan, et le conseil paroissial entament des pourparlers en vue d'obtenir les services de deux Filles de Jésus. Un an plus tard, les Supérieures délèguent pour cette fondation Soeurs Marie Cloake et Jacqueline Martel. Elles arrivent à Frédéricton le 1er septembre 1974. La première s'occupera de la comptabilité paroissiale; sa compagne coordonnera la catéchèse des élèves de la première à la neuvième année. Plus tard, celle-ci mettra sur pied "l'Office régional de catéchèse" pour répondre aux besoins de la région. En 1976, le duo reçoit une troisième compagne qui sera titulaire de la quatrième année à l'école Sainte-Anne. Un an plus tard, une quatrième soeur vient pour assurer la direction du petit groupe et participer à différentes tâches: pastorale auprès de la population francophone

de la ville, catéchuménat des adultes, présidence du conseil paroissial. Elle sera même aumônier occasionnel à l'hôpital où elle assure une nuit de garde mensuelle et visiteuse de la prison et de l'école de réforme de Kingsclear. En 1980, cette dernière doit quitter Frédérickton pour assumer la coordination de la pastorale des paroisses acadiennes du diocèse d'Antigonish. Sa remplaçante à la communauté prendra en charge la pastorale à la paroisse Holy Family. Étant donné son rôle de maîtresse de formation, elle acceptera, en 1982, d'accompagner une novice canonique dans son cheminement.

Le manque de personnel et le transfert de la maison de formation à Moncton incitent le Conseil provincial à fermer cette communauté. Le 4 juillet 1983, on dit au revoir à la capitale du Nouveau-Brunswick après neuf ans de présence qu'on a voulu fructueuse, et pas seulement active.

Sydney (rue Royale)

Un peu partout, on réclame des religieuses pour coordonner la catéchèse dans les écoles, et pour former des catéchètes capables de prendre la relève. En 1981, on accède à la demande pressante des responsables des paroisses Sainte-Thérèse et St. Anthony-Daniel, à Sydney. On ouvre une résidence sur la rue Royale, où demeureront les deux soeurs affectées à cette oeuvre paroissiale, et une troisième oeuvrant au MacGillivray Guest Home.

Le rôle des deux catéchètes est d'établir une concertation entre l'école et la communauté chrétienne en assistant les parents qui ont à présenter un enfant à l'un ou l'autre des premiers sacrements. Leur mission en est également une de soutien, d'encouragement, de support moral et spirituel, d'engagement auprès de leurs frères pour l'approfondissement et la transmission du message évangélique. Grâce au dévouement qu'elles exercent depuis trois ans, les soeurs catéchètes ont contribué à faire lever une petite moisson de laïcs engagés désireux de prendre la place qui leur revient dans l'Église.

LE NAVIRE TIENT LA MER...

Maison Provinciale Notre-Dame de l'Assomption
(1958 — 19..)

Maison Provinciale

Comme on l'a vu dans les pages précédentes, le 12 octobre 1948 marquait l'annonce officielle de l'érection d'une Vice-province religieuse pour les Maritimes, détachée de Trois-Rivières. Le siège temporaire ainsi que le noviciat étaient fixés à Rogersville.

Vu le nombre grandissant des recrues et du personnel, les autorités considèrent l'ouverture d'une maison plus spacieuse que ne l'était le petit couvent de Rogersville. En 1954, par un bienfait de la Providence, un vaste terrain appartenant à M. Harold Coneen, riche fermier de Humphrey en banlieue de Moncton est offert aux Filles de Jésus. On ne peut laisser passer une telle aubaine et on achète la propriété. Dès 1957 commence la construction de la Maison provinciale et le 27 juillet 1958, la bâtisse est livrée aux soeurs. Elle comprend deux ailes en forme d'équerre: l'aile horizontale fait face à la rue Elmwood: elle est réservée au noviciat. La partie verticale abrite les soeurs professes.

Le 15 août, le noviciat se transporte à Humphrey et les novices procèdent au grand nettoyage. Le 28 août, l'ouverture et la prise de possession officielle deviennent réalité. Du mois d'août au mois de décembre, l'eucharistie est célébrée à l'oratoire du noviciat. Le 14 décembre ont lieu la bénédiction solennelle de la Maison provinciale "Notre-Dame de l'Assomption" et la première célébration eucharistique dans la grande chapelle. Son Excellence Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton, préside les deux cérémonies.

Le personnel initial de la Maison se compose de la Supérieure Vice-provinciale, S. Marie Laurentia, de la Supérieure locale, S. Marie Euchariste, de la Maîtresse des novices, S. Marie-Louise-Gertrude, des Soeurs Marie de la Sainte-Famille, Marie du Bon-Conseil, Marie Gabrielle du Calvaire, Oliva Marie, Eugène Maria, Marie Florentia, Marie Alicia, Myriam Thérèse, Marie Roberta et Marie Armand de Jésus. Le noviciat comprend douze novices de deuxième année et quatorze de première.

En 1962, la Vice-province des Maritimes devient officiellement la Province Notre-Dame de l'Assomption de Moncton. La barque peut voguer à pleines voiles... Mais l'embarcation devient insuffisante pour accueillir à son bord tous les passagers. Il faut l'agrandir. Une autre aile s'allonge du côté nord en 1963. A la communauté initiale dite de l'Assomption s'ajoute, en 1967, la communauté Notre-Dame constituée des soeurs aînées dont plusieurs sont rattachées des maisons locales.

Au début des années '70, la principale cause de souci vient du tarissement de la relève. Au Québec, "il n'y a plus que 6,7% de candidates par rapport à 1960 et, parmi elles, le tiers seulement

persistera jusqu'à la profession".⁵⁵ Une deuxième préoccupation découle du phénomène des sorties. "L'interrogation engendrée par Vatican II a fait choc auprès de plusieurs et a occasionné des départs".⁵⁶

La diminution du nombre des soeurs de la Maison centrale et de la Province dont plusieurs ont été fauchées par la mort accentue cette étape critique où le destin de la Maison de Moncton est loin d'être rassurant. On songe à vendre cet immeuble pour en construire un autre aux proportions plus modestes. On prie pour discerner les percées prophétiques de l'Esprit; on essaie de faire le joint entre l'intuition des fondateurs, les besoins de l'Église et les appels du monde.

Peu à peu, les interrogations angoissantes font place à une certitude toute nimbée d'espérance: la Maison Notre-Dame de l'Assomption peut et doit être encore utile à l'Église. On consent aux changements, aux renoncements, voire même aux risques inévitables mais nécessaires pour se frayer, à travers les conjonctures nouvelles, une voie de créativité fidèle ou mieux, de fidélité créative ! Au lieu de rester close sur soi, la maison devient, en 1976, un centre d'accueil pour des groupes nombreux et variés. La liste qui suit nous prouve l'importance de s'ouvrir "à la force créatrice" de l'Esprit de Dieu, surtout à une époque où les besoins spirituels et humains surgissent de toutes parts avec une telle acuité. Loin d'être un "éléphant blanc", la vaste maison est envahie à chaque fin de semaine — et souvent en cours de semaine — pour des sessions et des rencontres de réflexion et de partage, de prière et de ressourcement. Nous classerons sous trois chefs principaux les groupes qui ont bénéficié de l'accueil offert à la Maison Notre-Dame de l'Assomption:

Éducation de la foi

- Centre pastoral anglais⁵⁷
- Centre de formation de catéchètes
- Classes de catéchèse (trois groupes d'élèves)

Sessions pour les membres du clergé et pour les religieuses

- Réunions des évêques de la région
- Réunions des prêtres du diocèse
- Rencontres des jeunes religieux et religieuses de l'Atlantique
- CRC (Conférence Religieuse Canadienne)

⁵⁵ Micheline D'Allaire, *Vingt ans de crise chez les religieuses du Québec 1960-1980*, Éd. Bergeron, Montréal, 1983, p. 509.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 246.

⁵⁷ Ce Centre occupe un étage de l'aile centrale de la Maison provinciale.



Maison provinciale N.-D. de l'Assomption, Moncton (1958)

Groupes divers

- Renouement Conjugal
- R3 (mouvement destiné aux jeunes)
- Foi et Partage
- Retraites pour handicapés
- PRH (Personnalité Relations Humaines)
- Jeunes filles en recherche
- Chorales
- Classe préscolaire dirigée par des laïcs

Signalons enfin qu'en plus d'être le siège du Conseil provincial, la maison est un havre de paix pour les Filles de Jésus en retraite ou en repos, de même qu'un lieu de ressourcement fort apprécié des prêtres, des religieuses et des laïcs.

Chacune de celles qui ont été les premières responsables de la vie de la Province a voulu, selon son charisme, mettre "tout en oeuvre pour créer la communion dans l'ouverture mutuelle et le respect des diversités" (R.V. p.95, art.77.3).

C'est pour favoriser ce respect des diversités que la Maison provinciale éclate en petites fraternités, groupes à taille familiale qui veulent être en même temps des lieux d'échanges et de détente, des foyers d'accueil et d'amitié.

C'est ainsi qu'on utilise la maison Coneen située sur le terrain de la Maison provinciale. L'expérience durera deux ans. En 1978, un deuxième groupe se retrouve sur la rue High, et déménage l'année suivante sur la rue Highfield, puis en 1980, rue Williams. Cette maison est, à partir de 1980, la résidence de la Supérieure provinciale et de quatre soeurs affectées à des oeuvres diverses dans la ville ou le diocèse.

Enfin, la Province se porte acquéreur, en 1982, d'une résidence rue Whitney afin d'y ouvrir officiellement une "maison de formation" pour les quelques candidates qui veulent faire l'apprentissage de la vie religieuse.

Justice oblige...

Pour entrer dans toutes les écoles qui ouvraient leurs portes aux Filles de Jésus, il était nécessaire pour les enseignantes d'être pourvues de diplômes. Mais il fallait faire vite. Vers les années '40 et '50, on réussit à faire reconnaître l'année du noviciat de Trois-Rivières comme l'équivalent d'une année d'École Normale, moyennant quelques cours supplémentaires. Sur présentation d'un certificat testimonial, le Ministère de l'Éducation de la Nouvelle-Écosse accepte d'octroyer un brevet d'enseignement. Cette façon de faire dure une quinzaine d'années.

Suite au refus du Ministère de reconnaître plus longtemps cette formation, on constate dans les années '60 que soixante-cinq pour cent des soeurs enseignantes sont non-qualifiées. Il faut donc s'empresser de majorer les diplômes pour être au diapason des professeurs laïcs, et surtout pour faire justice aux élèves confiés aux soins des religieuses. Les soeurs enseignantes salariées savent qu'on attend d'elles une meilleure formation intellectuelle. Pour la Province de Moncton, peut-être plus qu'ailleurs, c'est la ruée vers les études, non seulement dans le secteur de l'éducation mais aussi dans les domaines de la santé et de la musique. En quelques années, le recyclage permet d'afficher une courbe ascendante dans la formation professionnelle: c'est le "boom" des diplômes comme en témoigne le tableau suivant:

Perfectionnement Professionnel

1960 — 1970

Majoration des études académiques	35
<i>Enseignement</i>	
Diplôme d'École Normale	26
Certificat d'enseignement	50
Baccalauréat en éducation élémentaire	6
Baccalauréat en éducation	8
Baccalauréat ès arts	35
Baccalauréat en catéchèse	2
Maîtrise ès arts	4
<i>Soins infirmiers</i>	
Diplôme d'infirmière	8
Diplôme d'infirmière-auxiliaire	2
Diplôme d'archives médicales	2
Diplôme de technologie en laboratoire	1
Baccalauréat ès sciences	1
 Musique	
Université Catholique de Paris	1
Lauréat en piano	4
Chant Grégorien	34

En 1969, l'administration provinciale fait en sorte que plus de trente soeurs soient aux études. Ces obédiences nécessitent inévitablement des modifications dans les insertions communautaires et apostoliques. En demandant à leurs soeurs d'étudier à l'université, les Supérieures provinciales en poste de 1958 à 1970 les arment en quelque sorte pour une contestation éventuelle des structures ambiantes. En même temps, l'*aggiornamento* universel du Concile ouvre les fenêtres de l'Église avec une franchise si surprenante qu'elle en est secouée. Ses institutions sont affectées par le malaise général. Dans les congrégations religieuses, on ressent fortement cette poussée de liberté, cette agitation contre les structures.

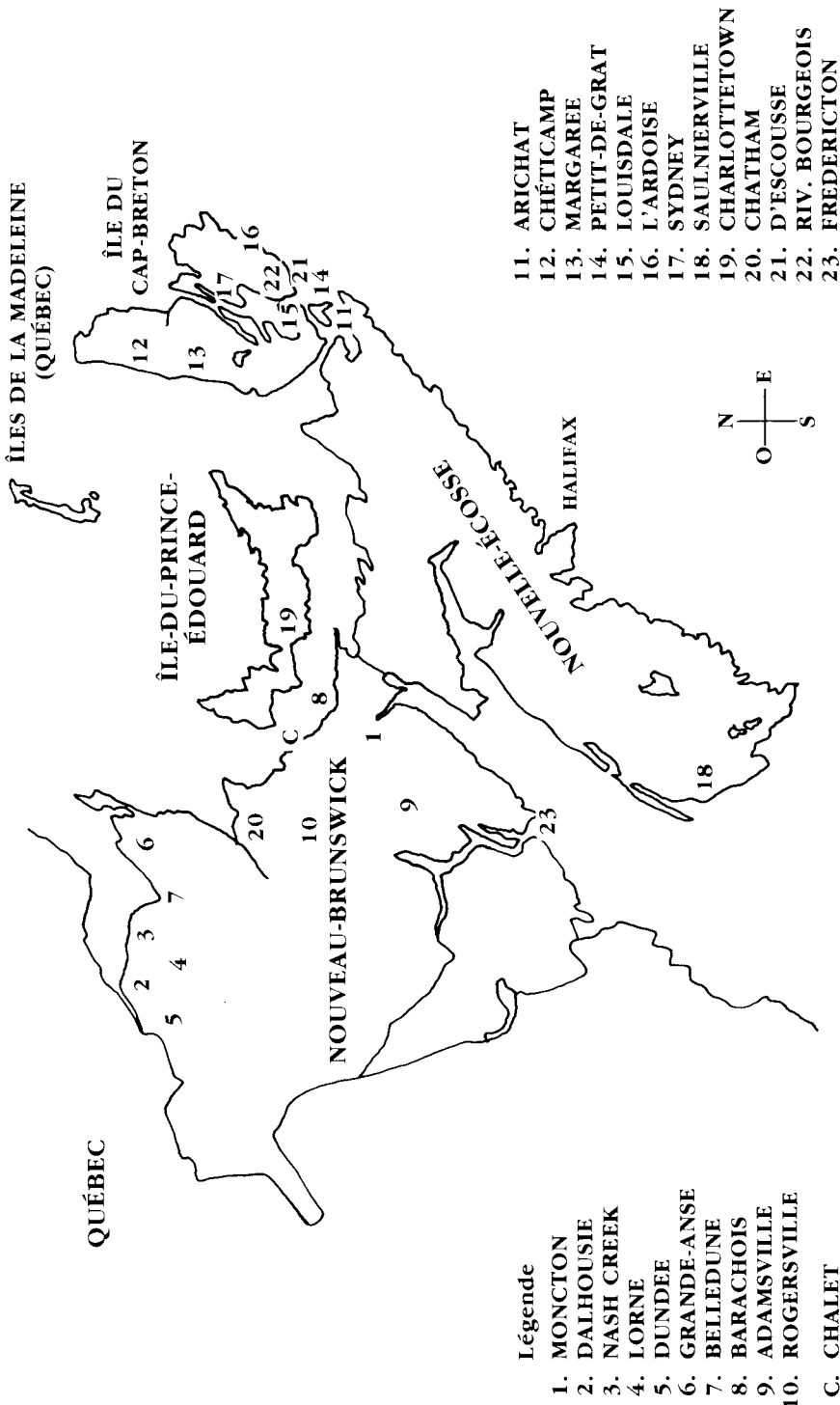
En Acadie comme ailleurs, l'ère de sécurité qui a marqué le printemps de la vie religieuse au pays n'existe plus. L'efflorescence des vocations, le plein été pour la Congrégation, est aussi chose du passé. La bourrasque d'automne secoue l'arbre, et les feuilles qui s'en détachent sont emportées par le vent. Les soeurs insatisfaites, perturbées devant la rafale, s'éveillent à la cause de leur inadaptation: fausse orientation, manque de formation suffisante ou absence d'authenticité dans leur don. Les départs s'annoncent avec une croissance alarmante. Les autorités sentent l'obligation de s'interroger et de prendre les moyens d'assurer la solidité des vocations. Une meilleure formation des soeurs au plan spirituel, professionnel et humain s'impose avec évidence, et c'est libéralement qu'on achemine tous les ans des soeurs vers les collèges et les universités.

Le nombre des enseignantes étant ainsi forcément réduit, on ferme les pensionnats et on se retire de quelques écoles publiques. Sans quitter complètement les domaines de l'enseignement et de la santé, on diversifie les oeuvres. Plusieurs soeurs se dirigent vers la pastorale paroissiale et catéchétique qui les rapproche des gens. On les retrouve également dans de nouveaux secteurs où elles exercent le bénévolat et où elles expriment leur grand souci des pauvres de toutes sortes: foyers de vicillards, résidence pour les handicapés, présence dans un pénitencier à titre d'aumônier, direction de la catéchèse, soin des presbytères, travail à la cour matrimoniale. Et ce faisant, elles restent fidèles à l'esprit qui a fait naître la Congrégation.

En effet, une même ligne de fond sous-tend la trame des événements qui ont marqué l'existence des Filles de Jésus en terre acadienne depuis la date mémorable du 15 décembre 1902 jusqu'à nos jours. Cette ligne de fond, c'est la fidélité à l'esprit des Fondateurs qui habitait nos deux vaillantes pionnières, fidélité qu'elles ont infusée au coeur de toutes celles qui perpétuent leur mémoire sur le sol acadien.

On a peut-être eu tendance à “mettre sous le boisseau”, au fil du temps et sous le poids des structures, la grâce originelle d’où a jailli l’Institut. Mais elle a heureusement été remise “sur le candélabre” à la suite du Concile Vatican II. Docile à l’appel de l’Église et du monde, la Province de Moncton a su envisager l’avenir avec autant d’audace que de prudence, et faire preuve de discernement sans limiter les élans de l’Esprit. Oui, elle a hardiment emboîté le pas dans les nouveaux sillons qui s’ouvraient devant elle, forte de la protection de la Vierge de l’Assomption qui brille toujours “comme un signe d’espérance”⁵⁸ afin qu’advienne sur les personnes et les oeuvres le Royaume de son Fils.

58 *Prière du temps présent*, Fête de l’Assomption de la Vierge Marie. Répons bref, p. 1291.



Originnaire de Morinville (Alberta) où elle fit ses études primaires et secondaires, S. Alice Trottier, de la Congrégation des Filles de Jésus, consacra sa vie à l'enseignement. Licenciée en histoire de l'Université Laval, elle fut professeur à la Faculté St-Jean de l'Université de l'Alberta de 1969 à 1979, et au Newman Theological College, en histoire de l'Église, de 1974 à 1983. Depuis une vingtaine d'années, elle a apporté une contribution précieuse à l'histoire de la francophonie albertaine.



Issue de la région des Bois-Francs (Notre-Dame-de-Lourdes, Qué.), S. Juliette Fournier, Fille de Jésus, étudia d'abord chez les Soeurs de St-Joseph de St-Hyacinthe, puis chez les Filles de Jésus de Trois-Rivières. Après deux années de formation professionnelle au Scolasticat-École Normale de sa communauté, elle fit ses humanités à l'Université du S.-C. de Bathurst (N.-B.) Elle poursuit ensuite ses études pédagogiques à l'université de Caen (France), où elle obtint une Maîtrise en Sciences de l'Éducation. Éducatrice de carrière, tant dans l'enseignement que dans l'administration à tous les niveaux, elle fit partie de l'équipe-fondatrice de l'Université du Québec à Trois-Rivières. En 1971, elle accepta un poste au Ministère de l'Éducation du Québec où elle oeuvra successivement au Service de la Certification des Maîtres, puis au Service Général des Communications. Depuis 1982, elle se consacre au domaine de la recherche à l'intérieur de sa Congrégation.

